LE BARBIER DE LA CITÉ,

OU

UN PIED DANS L'ABIME,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par Baudouin dit d'Aubigny.

Musique de M. Alexandre PICCINNI; Ballet de M. Frédéric BLACHE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-St.-Martin, le 22 Août 1816.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1816.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADAMSON, barbier	M. *Saint-Jules.*
Mad. ADAMSON, sa femme	Mad. *Vanhove.*
CHARLES, leur fils	M. *Philippe.*
FANNY SUMMERS, fille d'un fermier du village de Windsor, amante de Charles.	Mlle. *Victorine.*
MADDERTY, voisin et ami de Adamson	M. *Defrène.*
JACKSON, } escrocs.	M. *Moessard.*
MORGAN, } escrocs.	M. *Livaros.*
BRICKARD, escroc, souteneur d'un d'un tripot.	M. *Emile.*
SMITH, jeune paysan du village de Windsor	M. *Notaire.*
WILLIAMS, paysan, ami d'Adamson.	M. *Pascal.*
Un Constable	M. *Egelé.*
Un Garçon de chez Adamson.	
Quelques Soldats.	

La scène se passe à Londres, vers le 17e. siècle.

Nota. On peut se procurer la partition de cet Ouvrage, en s'adressant à M. Alexandre PICCINNI, chef d'Orchestre du Théâtre de la Porte St.-Martin.

Digitized by Google

LE BARBIER DE LA CITÉ,

OU

UN PIED DANS L'ABIME,

Mélodrame en trois Actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le jardin d'une taverne située près le pont de la Cité. Des tilleuls, quelques tables avec des bancs de bois. Au fond, une grille donnant sur le quai, à travers lequel on voit le pont de la Cité. La maison est à la droite des spectateurs; à gauche, un mur dans lequel est pratiquée une porte donnant sur une petite rue.

SCENE PREMIERE.

MADDERTY, JACKSON.

(*Ils sont assis tous les deux à une table servie*).

MADDERTY.

Ainsi, Jackson, voilà qui est convenu.... tu es un riche marchand de bœufs arrivé à l'instant de Northampton, pour affaires de commerce.

JACKSON.

C'est entendu : tu connais, Madderty, ma promptitude à saisir tes idées.... je te comprends à demi mot.... Comment trouves-tu mon costume?

MADDERTY.

Il est bien.... ne manques pas, surtout, de faire sonner les quinze guinées que je viens de te remettre, de manière à faire croire que ta ceinture est amplement garnie.

JACKSON.

Sois sans inquiétude.... je ne suis pas gauche, Dieu merci!... grâces à ton génie, n'ai-je pas rempli passablement les rôles que tu m'as confiés?...

Digitized by Google

MADDERTY, *riant.*

Pas mal... pas mal !...

JACKSON.

Maintenant, dis le moi donc. Avec quel homme vas-tu me mettre aux prises. A quelle partie? avec des cartes ou des dez, le joueur est-il madré? Tu le conçois, mon ami, il m'est important de savoir....

MADDERTY.

L'homme, c'est Adamson.

JACKSON.

Quoi! le barbier de Temble-bar, ne l'ai-je pas rencontré chez Copley, ce maître de taverne, qui le jour nous rend des boissons frelatées, et la nuit fait de sa maison l'honnête tripot où l'intrépide Madderty, l'adroit Morgan, le courageux Brikard....

MADDERTY.

Et le très-rusé Jackson.

JACKSON.

Donnent de si bonnes leçons aux gens assez niais pour se laisser prendre dans leurs filets.

MADDERTY.

Que dis-tu? serois-tu connu d'Adamson,

JACKSON.

Je l'ai apperçu deux ou trois fois... seulement chez Copley; je n'aurai point dû fixer son attention. Jamais je n'ai fait sa partie..... d'ailleurs ce costume doit me changer entièrement.

MADDERTY.

Il est vrai....

JACKSON.

Cet Adamson, contre lequel tu veux me faire jouer, passe, dans le quartier, pour un homme très-mal à l'aise. Depuis six mois que tu l'entraînes au jeu, sa bourse doit être bien applatie... sa boutique est petite, obscure...

MADDERTY, *se lève et Jackson aussi.*

Tu connois l'homme... maintenant écoute... Je suis le plus proche voisin d'Adamson; nos deux maisons se touchent... Nous avons été camarades d'école, mais depuis long-tems nous nous étions perdus de vue.... j'ai voyagé, j'ai parcouru l'Angleterre. Adamson est resté à Londres. Rappelé dans cette ville par la mort de mon père, je lui ai succédé dans son état, pour lequel je n'ai aucun goût. Comment, après avoir mené pendant vingt ans une vie libre, indépendante, après avoir pris dans les voyages, l'habitude des plaisirs et de la dissipation, végéter le reste de ses jours au fond d'une boutique? J'ai fait quelques connaissances utiles; et repris peu-à-peu mon ancien train de vie. Je conserve mon état pour le décorum, et surtout pour dérouter les observateurs.

JACKSON.

Tu avais, mon ami, un vocation décidée : tu as pris le bon parti..... Avec des talens et de l'audace, tu es devenu le chef de ces

Digitized by Google

gens d'esprit qui lèvent avec adresse des contributions sur les enfans de famille qui ne doutent de rien, et sur ces bons provinciaux qui ont l'air de douter de tout.

MADDERTY.

Il n'y a guères que trois ans qu'Adamson à la boutique qu'il occupe aujourd'hui. Elle fut tenue avant lui par un de mes amis, avec qui j'y faisais des coups de fortune... il eut des remords, et par prudence....

JACKSON.

Tu le fis disparaître.....

MADDERTY.

Adamson lui a succédé.... mais il est honnête homme, et depuis six mois je médite un projet qui arrive insensiblement à son exécution. J'ai d'abord cherché à me rapprocher d'Adamson : tous les efforts de sa femme pour empêcher cette réunion, ont été déjoués... Dans le commencement il se laissait conduire avec peine à la taverne; l'habitude l'y amena sans contrainte : puis il fut admis dans nos sociétés, et finit par prendre pour le jeu une passion dont la cause est vraiment singulière... Adamson n'a qu'un fils. Le jeune Charles n'avait que quatorze ans, lorsqu'un capitaine de vaisseau le prit en amitié, le demanda à son père qui le lui confia sur la promesse d'une fortune honnête et prompte. Depuis ce tems Charles court la mer.

JACKSON.

Ainsi, depuis douze ans, le Barbier n'a pas vû son fils.

MADDERTY.

Justement. Malgré cette longue absence ce fils est l'idole de son père; il ne pense qu'à lui, et pourras-tû le croire? sa tendresse pour son fils l'a seule déterminé à jouer.

JACKSON.

Est-il bien possible?

MADDERTY.

Mad. Adanson fut, il y a trois ans, obligée de faire un voyage à Douvres. La jeune Fanny, fille d'un fermier de Windsor, ami d'Adanson, était demandée dans cette ville par une de ses tantes. Ses parens la confièrent à Mad. Adamson pendant son séjour à Douvres; Charles y débarqua, vint embrasser sa mère et devint amoureux de Fanny. Charles n'avait rien; la mort lui avait enlevé son protecteur : le père de Fanny le refusa pour gendre; cependant en considération de son amitié pour Adamson et de la grande jeunesse des amans il promit non seulement de ne pas marier Fanny avant trois ans, mais de la donner à Charles, si celui-ci était à cette époque possesseur de cent cinquante livres sterlings. Il y a dix-huit mois qu'il revenait avec cette somme, mais il fit naufrage au port et perdit tout : il se rembarqua sur le champ et depuis on n'a point eu de ses nouvelles.

JACKSON.

Et le délai fixé par le père de Fanny expire-t-il bientôt.

MADDERTY.

Demain les trois ans sont révolus. Jones, le fils d'un riche fermier

Digitized by Google

a demandé la main de Fanny : le père voulant tenir scrupuleusement sa parole, a attendu l'expiration du délai ; mais au terme fixé, Fanny, malgré ses larmes, sera la femme de Jones : Adamson lui-même me l'a appris.

JACKSON.

Ne peut-il donc rien faire pour son fils ?

MADDERTY.

Impossible ; il ne possède rien. Dans le dessein de pouvoir faire le bonheur de son fils et lui assurer la somme exigée par le père de Fanny ; il a voulu jouer ; je l'ai, tu le conçois bien, fortifié dans cette idée ; j'ai flatté, entretenu son espoir : alors sa passion pour le jeu n'a fait que s'accroître ... Je suis son meilleur ami, il en est du moins bien convaincu ...

JACKSON.

Mais sa femme ... comment a-t-elle pu ne pas s'appercevoir ? ... l'abandonner ainsi à lui-même ?

MADDERTY.

Lorsqu'elle eût remarqué notre intimité, elle me fit encore plus froide mine ; mais j'engageai son mari à lui cacher nos rendez-vous et ses pertes fréquentes ... Le sort, tu le comprends bien, lui fut constamment contraire.

JACKSON.

C'était dans l'ordre ...

MADDERTY.

Son entêtement fut aussi constant que son malheur. Hier encore il a perdu, grâce à mon adresse, les trois quarts d'une somme de vingt-cinq guinées qu'un de ses amis lui avait remise à titre de dépôt qui peut d'un instant à l'autre lui être redmandée.

JACKSON.

Je comprends .... en me faisant jouer avec lui, tu veux avoir le malheureux restant des vingt-cinq guinées.

MADDERTY.

Non, tu vas aucontraire perdre les quinze guinées que je t'ai données.

JACKSON.

Perdre les quinze guinées ? ...

MADDERTY.

Oui, le barbier les gagnera.

JACKSON.

Comme tu voudras.

MADDERTY.

Adamson te les gagnera ; mais pas pour long-temps ... J'ai besoin de ranimer son courage ... il est en ce moment très abattu, et je craindrais ... Puis après avoir tenu quelqu'argent, il sera bien plus malheureux de se trouver dépouillé. (*Allarmé.*) j'entends du bruit.

JACKON

Nous aurait-on écoutés ?..... Quelle vie que la nôtre ! le moindre bruit nous épouvante.... Toujours aux aguets, toujours sur le qui vive ! .....

Digitized by Google

MADDERTY, *faisant quelques pas pour s'assurer s'il survient quelqu'un.*

Rassurons-nous, c'est Brickard.

SCENE II.

Les Précédens, BRICKARD.

BRICKARD.

Bonne nouvelle, mes amis. De sa prison Murphy a pu enfin faire parvenir un mot à sa maîtresse. Molly vient de me le montrer. Murphy interrogé deux fois a tout nié : il demande vingt-cinq guinées sur-le-champ, et répond avec cette somme d'avoir dès demain sa liberté.

MADDERTY

Je respire, ce malheureux Murphy me causait une vive inquiétude.

JACKSON.

J'en avais perdu le sommeil.

BRICKARD.

Depuis qu'il est en cage, je ne me reconnais plus... J'ai la tête boulversée; j'ai peur de mon ombre, et je crois voir dans chaque personne que je rencontre un agent de la justice.

MADDERTY.

Cette affaire, messieurs, est de la plus grande importance: il faut absolument tirer Murphy d'embarras; nous y sommes tous trop intéressés;... Il faudra donc ce soir à la réunion se cotiser et faire la somme...

BRICKARD.

Diable! vingt-cinq guinées... Pour nous, c'est une somme maintenant. Il est désagréable dêtre obligé...

MADDERTY.

Je te conseille de te plaindre... Murphy et toi, vous vous êtes conduits d'une manière! Fi donc! quelle imprudence! D'abord vous vous adressez au neveu du portier du Constable!

BRICKARD.

Ne voilà-t-il pas un homme bien important?

MADDERTY.

Je vous l'ai expressément recommandé! Ne nous mêlons jamais directement ni indirectement de tout ce qui peut être en contact avec la justice. D'abord vous auriez dû vous informer quel était cet homme; puis vous le dépouillez avec tant de lenteur qu'il a le tems de voir qui vous êtes: il appelle, il crie à la garde... Les grands moyens sont alors employés pour le mettre hors d'état de babiller... La prudence l'exigeait; mais au bord de la rivière vous avez eu la paresse... Qu'arrive-t-il? Le Constable passe, et celui que vous aviez cru bien muet, retrouve la parole... On court après vous, et Brickard sans s'embarrasser de son camarade prend la fuite. Murphy se laisse arrêter comme un sot... Cette conduite, messieurs, est vraiment inpardonnable.

BRICKART.

Je ne puis en disconvenir. Mais que veux-tu? une terreur panique

Digitized by Google

m'a saisi... J'ai perdu la tête Ce misérable, je le croyais tellement hors d'état de parler.... C'est un sournois, il me le paiera.

MADDERTY.

Depuis cet événement on n'osait reparaître ici : chacun de nous avait une figure sinistre.

JACSKON.

Assurement il y avait bien de quoi.

BRICKART.

A propos de figures sinistres je viens de remonter Adamson, il fait trembler.

MADDERTY.

Il court pour emprunter de l'argent.

BRICKARD.

Puisque cet homme est sans ressources quel parti pouvons-nous en tirer?... C'est....

MADDERTY.

Un honnête homme.

JACKSON.

Il se dit ton ami.

MADDERTY.

Il me connait bien peu!... Ecoutez... Je vais vous dévoiler mes desseins... Je ne veux rien avoir de caché pour des amis tels que vous.

JACKSON.

Tu peut compter sur moi.

BRICKARD.

Tu me connais... Je ne te ferai pas de vaines protestations.

MADDERTY.

Je vous estime tous les deux... Nos affaires chez Corpley vont fort mal, il faut en convenir; nos aventures nocturnes ont fait beaucoup trop de bruit; la maison commence à être connue; on a l'œil ouvert sur nous, et la caisse, loin de se remplir, est presque à sec.

JACKSON ET BRICKARD, *ensemble.*

Triste vérité!...

MADDERTY.

Pour remédier à cet état inquiétant j'ai imaginé un moyen infaillible de nous procurer de l'argent sans péril. Vous connaissez tous deux la boutique d'Adamson.

BRICKARD.

Je la connais... D'abord une salle assez petite, puis une arrière-boutique fort profonde, très-noire et à l'encoignure d'une rue peu fréquentée.

JACKSON.

La maison fut, dit-on, bâtie sur les ruines d'une abbaye abandonnée; et l'on prétend qu'il y existe des souterrains qui s'étendent jusqu'à la rivière.

MADDERTY.

C'est cela... La boutique d'Adamson est fréquentée... Elle est

Digitized by Google

le rendez-vous de ces paysans qui, après avoir vendu leurs bestiaux et leurs denrées aux marchés, s'en retournent chez eux la bourse bien garnie.

BRICKARD.

Oui, vraiment.

JACKSON.

Eh bien!

MADDERTY.

Eh bien! un homme de la campagne disparaît; beaucoup de tems se passe avant de savoir seulement les recherches qu'il faut faire.

BRICKARD.

L'observation est très-juste.

MADDERTY.

Avez-vous remarqué dans la boutique d'Adamson, cette trappe à bascule qui s'y trouve placée?

JACKSON.

C'est celle qui te servait... Je devine... Vraiment admirable!

MADDERTY.

Vous le voyez, mes amis, il est d'une nécessité absolue qu'Adamson . . . .

JACKSON.

Soit des nôtres.

MADDERTY.

Comme il jouit d'une bonne réputation, il y a pour nous sécurité pleine et entière.

BRICKARD.

Mais sa femme...

MADDERTY.

Sa femme... (*une pause.*) Elle est souvent éloignée... D'ailleurs je saurai bien le moyen de vaincre cet obstacle. (*portant ses regards de tous les côtés.. Une pause.*) Ce lieu n'est pas convenable.... Je ne puis ici vous découvrir entièrement mes projets.... Cette taverne.... Mais... (*il regarde dans le fond du théâtre.*) Adamson s'avance.... Je lui ai donné rendez-vous ici... il me cherche... Retirez-vous, mes amis. Toi, Jackson, dans le fond du jardin; pour toi, Brickard, éloigne-toi sur le champ; voici la porte par laquelle tu peux sortir. Adamson ne doit pas nous trouver ensemble.

BRICKARD.

Si tu as besoin de moi, donne le signal.

MADDERTY.

Très-bien. Toi, Jackson, songe à ton rôle.

JACKSON.

Sois sans inquiétude. Je ne te ferai point deshonneur.

MADDERTY.

Notre homme s'avance, éloignez-vous.

Digitized by Google

SCENE III.

MADDERTY, ADAMSON, *paraissant accablé par le chagrin.*

MADDERTY.

Eh bien ! cher Adamson, as-tu pu réussir ?

ADAMSON.

Je sors de chez quelques amis ; pas un n'a pu me prêter la somme la plus légère.

MADDERTY.

Et le juif Salomon, pour lequel je t'avais donné une lettre ?

ADAMSON.

Il m'a fait de grandes offres de service ; mais il ne donne point d'argent sans valeurs.

MADDERTY.

Le vieux coquin !

ADAMSON.

Si tu connaissais, Madderty, toute l'horreur de ma position !.. J'allais rentrer chez moi, et de loin, j'ai apperçu Williams, cet ami qui a placé en dépôt chez moi ces vingt-cinq guinées dont j'ai si indignement disposé.

MADDERTY.

Tu t'alarmes peut-être à tort. Williams pouvait également entrer chez toi pour te voir, et sans songer à te demander cet argent.

ADAMSON.

Pour moi, la première pensée a été qu'il venait pour le reprendre. Je me suis bien gardé d'entrer ; je n'aurais pu supporter sa présence. La seule idée de le rencontrer, me cause un effroi !..

MADDERTY.

Pauvre Adamson ! que j'aurais de plaisir, mon ami, à venir à ton secours et à te délivrer de cette cruelle inquiétude !.. Mais en ce moment, je ne le puis. C'est pour moi un vrai tourment.

ADAMSON.

Je te remercie, je te dois déjà assez.

MADDERTY.

Laisse-donc, c'est une bagatelle... Mais tu as des parens... Et ce neveu que tu as élevé, et qui maintenant jouit d'une fortune.... Ne peut-il donc rien pour toi ?

ADAMSON.

Je sors à l'instant même de chez lui. Il achetait pour trois cents guinées de bijoux ; il en a refusé vingt-cinq à l'homme qui fut pour lui un second père.

MADDERTY.

Le misérable !

ADAMSON.

J'ai des dettes, ma femme les croit acquittées depuis long-tems. Ces couverts, qu'elle imagine avoir encore dans son armoire ; ces

Digitized by Google

couverts, destinés à son fils, sont actuellement dans les mains du juif Salomon. Ce dépot confié par Williams, objet sacré, si l'en fut jamais! le jeu vient de l'absorber.... Enfin, mon fils va bientôt perdre celle qu'il aime.... mon fils!... il reverra son père que depuis douze ans il n'a pas embrassé, et ce moment même le livrera à d'éternels regrets. Telle est, Madderty, mon affreuse position.

MADDERTY.

Ah! mon ami, si j'avais pu penser que mes propos sur le jeu pussent avoir pour toi une suite aussi funeste, je ne te les eusse jamais tenus.

ADAMSON.

Tu te rappelles, Madderty, avec quelle avidité je t'écoutais!... L'espoir de rendre mon fils heureux, me fit saisir avec empressement l'idée de jouer. Avec quelle ivresse je me livrais à l'illusion de lui procurer ces cent cinquante guinées auxquelles son bonheur est attaché, et d'assurer son mariage avec sa chère Fanny! Je jouai donc d'abord par tendresse pour mon fils; mais bientôt pour réparer mes pertes. Enfin j'ai tout perdu, même ce qui ne m'appartenait pas.... Non, jamais je ne pourrai me le pardonner... On vient... je crois.., je frissonne...

MADDERTY.

Ciel! c'est Williams!

ADAMSON.

Comment l'éviter?... Où fuir?.. où me cacher?..

MADDERTY.

Il t'a vu... Allons, de la fermeté.

SCENE IV.

ADAMSON, MADDERTY, WILLIAMS.

WILLIAMS, *venant à Adamson.*

Parbleu! mon cher Adamson, je te trouve à propos, je sors de chez toi.

ADAMSON, *embarrassé.*

Tu sors de chez moi. (*à part*) Je ne le sais que trop bien.

WILLIAMS.

On m'a dit que tu ne tarderais pas à rentrer; mais, ma foi, je n'avais pas le tems de t'attendre. Je suis aujourd'hui dans les affaires, dans les embarras d'une noce.

ADAMSON.

Je suis désespéré de ne m'être pas trouvé. Tu venais peut-être?..

WILLIAMS.

Oui; je venais chercher les vingt-cinq guinées que tu as bien voulu me garder.

ADAMSON.

Ciel!

Digitized by Google

WILLIAMS.

Je ne croyais pas revenir aussitôt à Londres ; mais le mariage de mon fils s'est décidé si promptement... je l'ai marié ce matin.

ADAMSON.

Tu as marié ton fils... Williams que tu es heureux!

WILLIAMS.

Un établissement fort avantageux... la fille d'un riche tonnelier de la Cité... de mon côté, je compte à mon fils une dot assez raisonnable... tu conçois que j'ai besoin de toutes mes ressources... mais écoutes... c'est ici que nous faisons la nôce viens nous y rejoindre avec ta femme et tu m'apporteras en même tems...

ADAMSON.

Moi ! que je sois présent au bonheur de ton fils! quand mon Charles... Non, non, je ne pourrais jamais.

WILLIAMS.

Je sais tout; je partage ta douleur... je n'insiste pas... ainsi dans deux ou trois heures je serai chez toi.

ADAMSON, *effrayé.*

Dans deux ou trois heures !

WILLIAMS.

Je trouverai bien le moyen de m'échapper un moment... Ce soir, avant de partir, je dois compte la dot de mon fils, et je ne voudrais pas au moins qu'il y manquât un schelling. Sans adieu, mon cher Adamson, je vais voir si tout est prêt et je cours de suite chercher mes enfans.

SCENE V.

ADAMSON, MADDERTY.

ADAMSON.

Dans deux heures il sara chez moi !

MADDERTY.

Il ne faut pas perdre la tête... Voyons ce qu'il nous reste à faire... Nous avons devant nous quelques momens, sachons les employer. Tu fus jusqu'ici la victime du sort; il t'a cruellement maltraité; mais un moment suffit pour réparer de grandes pertes. Allons, Adamson, (*avec une intention bien marquée*) pour des hommes comme nous, n'y a t'il donc pas plus d'un moyen de gagner de l'argent?

ADAMSON.

Des moyens! oui, sans doute, mais seulement ceux qu'avouent la probité et l'honneur.

MADDERTY, *à part.*

Il n'est pas tems encore de s'expliquer plus clairement. (*haut*) Ecoute; je t'apprendrai qu'un riche marchand de Northampton vient d'arriver ici; il y a déjeuné : il m'a proposé une partie, je l'ai réfusée à cause de toi.

ADAMSON.

De moi ! je t'en remercie... je ne jouerai point... j'en ai fait hier le serment... je veux le tenir.

Digitized by Google

MADDERTY.

Que te reste t'il de l'argent de Williams?

ADAMSON.

Six guinées.

MADDERTY.

Qu'en veux tu faire? c'est une bagatelle. Ces six guinées ne peuvent rien changer à ta position actuelle... j'ai le pressentiment que tu gagneras.

ADAMSON, *vivement.*

Serait-il vrai? effetivement j'ai l'idée que cette journée pourrait apporter quelque changement...

MADDERTY.

La fortune t'offre une occasion favorable; pourquoi refuserais tu de la saisir? ce marchand est riche. Vingt cinq guinées... deux cents même que sont elles pour lui?.. tu peux donc sortir de cet embarras, te tiree de peine... Et qui sait même si tu ne pourrais venir au secours de ton fils?

ADAMSON.

Mon fils!

MADDERTT.

C'est au moment où l'on croit avoir perdu toute espérance que la fortune se plait à vous favoriser.

ADAMSON.

Il est vrai; mais j'ai toujours été si malheureux!

MADDERTY, *avec intention.*

Raison de plus: ce marchand est fort simple, borné même: ainsi avec un peu d'adresse...

ADAMSON.

Un peu d'adresse! que veux tu dire?

MADDERTY, *à part.*

Diable! toujours des scrupules! (*haut*) En parlant d'adresse j'entends d'apporter de l'attention au jeu... Certes... la probité ne dépend pas de profiter des fautes de son adversaire... Voilà ta femme qui te cherche... (*à part*) maudit contre tems... (*haut.*) débarrasse toi promptement d'elle: je te laisse... je vais rejoindre le marchand nous t'attendrons ensemble.

ADAMSON.

Ce Williams qui ne peut tarder à revenir, cette nôce que je crains.

MADDERTY.

La chambre, que je choisirai sera écartée... d'ailleurs dans le désordre d'une nôce, il est facile d'échapper aux regards. Je te réponds de tout.

ADAESON.

Tu le veux donc? tu crois au bonheur?

MADDERTY.

Oui, j'y crois... tu gagneras, j'en suis sûr, mais gardes-toi de rien dire à ta femme.

Digitized by Google

SCENE VI.

ADAMSON, Mad. ADAMSON.

MAD. ADAMSON, *voyant sortir Madderty.*

Toujours ensemble! (*Allant auprès de son mari.*) Mon ami, tu ne m'as donc quittée dès la pointe du jour, que pour aller avec ce Madderty!... Tu as passé une si mauvaise nuit... Cette agitation, cet abattement... que d'inquiétudes tu me causes!... ta longue absence, sans te voir revenir, n'a fait que les augmenter... je n'ai pu y résister davantage; j'ai couru partout où j'ai pu espérer te rencontrer; enfin te voilà... mais faut-il que je te retrouve avec le seul homme que je regarde comme la cause unique de tes chagrins.

ADAMSON.

Des chagrins... tu te trompes.

MAD. ADAMSON.

Non... tu as des chagrins, et tu les caches à ta femme! à ta meilleure amie! Le peu de mot que j'ai entendus, les dernières confidences que tu m'a faites, m'ont laissé trop appercevoir que tu avais été entraîné dans des sociétés que tu n'aurais jamais dû fréquenter. Là, tu as été la dupe de fripous qui s'entendent avec lui.

ADAMSON.

Que dis-tu? Tu connais bien mal Madderty. C'est un honnête homme; rends-lui plus de justice.

MAD. ADAMSON.

Cet homme-là, mon cher Adamson, t'a fasciné les yeux; sous le prétexte de services qu'il prétend t'avoir rendus, il a su captiver ton amitié, et s'emparer tellement de ton esprit, que tu crois aveuglément tout ce qu'il dit; ses propos et ses exemples t'ont rendu la maison odieuse... Il m'a enlevé ta confiance, et tu voudrais que je le visse de sang froid? je l'ai dans une aversion!.. D'ailleurs il n'y a partout qu'une voix sur son compte.

ADAMSON.

Le monde est si méchant!

MAD. ADAMSON.

Mais le plus souvent il est juste..... Madderty est l'objet du mépris général; on l'évite avec soin; on dit même de lui des choses tellement atroces que je ne saurais y ajouter foi..... mais tous les honnêtes gens lui refusent leur estime. Enfin tu ne sais pas quel tort tu te fais en fréquentant un homme aussi mal famé..... On te plaint maintenant. Mais dans quelque tems, grand Dieu, j'en frémis d'avance, ne pourra-t-on pas te confondre avec lui; te mettre sur la même ligne que ce misérable!...

ADAMSON, *à part.*

Trop cruelles vérités!...

MAD. ADAMSON.

Crois moi.... romps, romps sur le champ toute liaison avec cet

Digitized by Google

homme, la paix renaîtra bientôt dans ton cœur. Bientôt il ne sera plus dévoré par les plus noirs soucis.

ADAMSON.

Rompre avec lui !... Tu ne sais pas...

MAD. ADAMSON.

Tu crois lui avoir des obligations... parce qu'il t'a fait contracter quelques dettes.... je m'en doute bien.... Jamais on n'est l'ami d'un fripon sans qu'il ne vous fasse payer chèrement son amitié... Mais avec quelque argent tu t'en débarassera. Malheureusement je n'en ai pas à t'offrir... Mais j'ai quelques bijoux... n'hesites point à les prendre... Joins y aussi les six couverts que nous gardions pour notre cher enfant....

ADAMSON, *à part.*

Chère et malheureuse femme, elle ne se doute guères du mal qu'elle me fait (*haut.*) Moi, moi les prendre.

MAD. ADAMSON.

Ils deviennent inutiles à Charles.... Aujourd'hui même Fanny est perdue pour lui...

ADAMSON.

Voilà, voilà l'unique source de tous mes chagrins... voilà ce qui, à l'heure même, double tous mes regrets.. Charles, Charles! que ma tendresse peu réfléchie pour toi nous cause de tourmens.

MAD. ADAMSON.

Je t'ai fait des reproches... et moi en suis-je donc exempte? Vas, mon ami, tu peu m'en faire aussi... Tiens, regardes... dans l'espérance de marier Charles à Fanny j'ai mis à la loterie 17—26—38, l'année de la naissance de Charles, son âge et celui de Fanny; le tirage s'est fait ce matin et la fortune n'a point secondé les vœux d'une bonne mère.

ADAMSON.

Nous étions d'accord, chère amie, toutes nos pensées étaient pour notre enfant.

(*On entend une musique douce et légère.*)

MAD. ADAMSON.

Quelle est cette musique ?

ADAMSON.

Ce matin même Williams a marié son fils... c'est ici que se fait la noce... Ce son eux, sans doute...

MAD. ADAMSON, *regardant sur le pont.*

Oui, vraiment... Voilà Williams... je le reconnais... tiens, tiens... regardes... il donne la main à une jeune personne, à la mariée... Son fils le suit... d'un côté il soutient sa vieille mère... de l'autre son nouveau père... comme ils sont radieux et contens !... Adamson, si le ciel l'avait voulu, voilà comme tu conduirais notre Fanny... Voilà comme fière de son bonheur je serai conduite par mon fils.

ADAMSON.

Tout s'accorde aujourd'hui pour accroître nos peines... Cette noce me fait un mal... Je sors... je n'aurais pas le courage d'être témoin

Digitized by Google

du bonheur du fils... (*à part en se détournant.*) et de soutenir les regards du père.

MAD. ADAMSON.

Comme toi, mon ami, je vais me retirer... il en coûterait trop à mon cœur... (*avec inspiration, après une légère pause*) Adamson, nous sommes bien malheureux!... jusqu'ici le sort nous a été contraire... Cependant je ne sais quel pressentiment m'annonce que cette journée ne se terminera pas sans qu'il ne nous arrive quelque bonheur.

MAD. ADAMSON.

Tu le croirais!...

MAD. ADAMSON.

Oui, je le crois... je ne saurais trop dire pourquoi... mais il me semble qu'aujourd'hui même toutes nos peines vont finir...

ADAMSON, *avec réflexion.*

Juste ciel!... Ce que ma femme me dit, ce que Madderty vient de me dire tout à l'heure... c'est un avertissement... Oui, allons le trouver... Je te quitte, ma femme. Peut-être nous touchons à la fin de nos maux... Je reviens dans quelques instans; et si je réussis, nous sommes tous heureux, et Charles avec nous.

SCENE VII.

WILLIAMS, Toute la Nôce.

WILLIAMS, *entrant le premier.*

C'est çà, morbleu. Maintenant quelques danses pour passer le tems, tandis que le père Richard et moi, nous irons donner un coup-d'œil au repas... C'est que voyez-vous mes enfans, à votre âge, on ne songe qu'à l'amour et à la danse; mais au nôtre, le repas, voilà l'essentiel... Venez, père Richard... Allons enfans, vive la joie et la gaîté.

BALLET.

WILLIAMS, *paraissant à une fenêtre.*

Allons enfans, assez de danses comme çà, et vîte accourez, la table vous attend; après, morbleu, vous danserez, vous sauterez comme de plus belle, et moi avec vous... Je veux ouvrir le bal avec la mariée. (*Ils entrent tous dans la taverne.*)

SCENE VIII.

SMITH, (*il arrive lentement.*)

Tu dieu, comme ils sautions, comme ils se tremoussions... (*Regardant l'enseigne.*) AU PETIT POUCET... Ma fine, c'est bien ici... Me v'là donc arrivé... Mon cher Smith m'a dit mameselle Fanny va m'attendre à la taverne du Petit Poucet; j'entrons chez mon parrain et courons tout de suite te rejoindre; j'espérons que nous y sommes au Petit Poucet... Ouf... qu'il fait donc chaud! je sommes tout en nage... Je pouvons bien nous r'poser un p'tit peu... Jarnigoi... queu drôle de chose! qu'est-ce qui nous aurions dit, il y trois jours, que moi,

Digitized by Google

Georges-Benjamin Smith, j'serions à Londres? Jarnidié, si j'nous avions écouté, y a longtems que çà seriont fait... mais, il fallait une occasion; et c'occasion, ne v'la t'il pas que c'est mam'selle Fanny la plus jolie fille du pays. C'n'est pas l'embarras, nous n'pouvions pus y tenir... Dès demain mam'selle Fanny épousiont l'homme qu'elle ne peut souffrir... du moins elle fuyont le futur... Moi, je m'sauvons du présent, d'une femme... et queu femme! que le ciel en préserve tous les honnêtes gens... Dimanche j'sommes convenus de d'nos faits avec mom'selle Fanny; et ce matin drès la fine pointe du jour, elle a quitté tout doucement, et le cœur bien gros, la ferme d'ses parens. Quant à moi je m'sommes levé sans bruit d'à côté d'not' femme, j'lui avons souhaité toute sorte de bonheur, et preste j'ons rejoint notre compagne de voyage, le cœur tout aussi émoustillé, sans oublier ce cher paquet, car il est bon de prendre ses précautions.

SCENE IX.

SMITH, BRICKARD.

BRICKARD, *dans le fond du Théâtre.*

Quel est cet homme?... Pourrait-on par hasard...

SMITH, *sans voir Brickard.*

Et puis j' m'sommes dit: Ami Smith, n'sois pas si bête... Ta femme peut ben vivre avec la ferme que nous ne pouvons emporter de Vindsor; là-dessus j'ons pris de quoi vivre deux ou trois ans...

BRICKARD, *à part.*

Deux ou trois ans!... C'est bon à savoir.

SMITH.

C'est q'mon magot et moi j'ne f'sons qu'un.

BRICKARD, *à part.*

Rien de mieux!

SMITH.

J'pouvons le dire hardiment... not' bourse est solidement garnie...

BRICKARD, *à part.*

Oui dà... mais voilà du positif.

SMITH.

Ma fine, j'allons vivre tout doucettement... nous donner du bon tems... et p'is j'verrons, il n'y a pas de presse.

BRICKARD, *à part.*

Il faut nous emparer de cet imbécille. (*Haut, s'avançant vers Smith.*) Grand Dieu! que vois-je?

SMITH.

A qui en a-t-il donc, celui-là? (*Haut.*) Monsieur, est-ce que vous nous voulez queuque chose?

BRICKARD.

Pardonnez... j'avais cru voir... la ressemblance... il me semble que vous ne m'êtes pas inconnu.

Digitized by Google

SMITH, *tirant le pied.*

C'est ben de l'honneur... certainement, mais moi, j'nons jamais vu vot' figure. (*à part.*) Et une figure qui n'est pas belle. (*Haut.*) Encore une fois et ce sera deux.

BRICKARD.

Je ne crois pas me trompet pourtant... Plus je vous examine, plus je trouve... Ne seriez-vous pas par hasard d'un village?...

SMITH.

Pa-di c'est sûr que j'sommes d'un village.

BRICKARD.

De Windsor, et vous vous appelez Smith?

SMITH, *ébahi à part.*

Bon à présent, il me connaît tout de bon... (*Haut*) Vous m'connaissez donc?

BRICKARD.

Si je te connais! viens m'embrasser mon cher Smith!... Quelle joie de te revoir!

SMITH, *le regardant toujours et cherchant à le reconnaître.*

Diable m'emporte si!... je m'y perds.... Attendais donc.... ne seriais-vous pas?... Mais non... il était blond et vous êtes brun.

BRICKARD.

Qu'importe! la fatigue, le soleil....

SMITH.

Il est vrai que çà noircit.... Alors vous êtes le cousin Maldon.

BRICKARD.

Tu l'as dit!... viens, cousin, que je t'embrasse une seconde fois.

SMITH.

Ma fine, cousin, vous passais pour mort au village; mais qui s'appellions ben mort.... Bah! est-ce qu'on n'a pas reçu une paperasse qui vous mettions tout-à-fait en terre... dame vous ne donnez pas de vos nouvelles aussi.

BRICKARD.

Il m'est arrivé des avantures si extraordinaires, si incroyables!... je te les conterai;... j'ai voyagé dans toutes les parties du monde; je ne suis de retour que depuis quelques jours, et sans une affaire qui me retient encore ici, j'aurais déjà été au village; et ma famille, comment se porte-t-elle?

SMITH.

A merveille... excepté cependant vot' sœur Betzi qui est morte l'année dernière.

BRICKARD.

Pauvre sœur! j'en suis bien fâché... mais toi, cousin, comment te trouves-tu à Londres?

SMITH.

J'y sommes arrivés dès ce matin; j'avons quitté Windsor pour n'y plus revenir.

Digitized by Google

BRICKARD.

N'y plus revenir! et pourquoi donc?

SMITH.

Te rappelles-tu la petite Jenny, fille de la mère Betti?

BRICKARD.

Je n'en ai qu'une idée confuse.

SMITH.

Comme çà vous avions une figure si douce, une air si timide; çà n'osions à peine ouvrir la bouche, et çà vous avions un son de voix si touchant!

BRICKARD.

Je m'en souviens, maintenant. Eh bien?

SMITH.

Eh bien! c'te fille-là est ma femme, il y a dix-huit mois depuis l'aut'e St.-Jean.

BRICKARD.

Je t'en fais bien mon compliment.

SMITH.

Grand merci, cousin; c'est justement parce qu'elle est not' femme que j'ons ben juré de ne p'us remett'e les pieds cheux nous.

BRICKAD.

Bah! est-ce qu'elle ne marcherait pas droit.... est-ce que par hasard?... (*Il lui parle à l'oreille.*)

SMITH.

Plût au ciel! on dit comme çà que ces maris-là ont toujours du bonheur... ils prospérons... puis, vos femmes sont bonnes... moi, cousin, j'avons un dragon de vertu...

BRICKARD.

Et tu te plains?

SMITH.

C'est une vertu qui nous coûte cher,.... toujours entendre jaseser, gronder, crier après soi... çà ne vous laissont pas un moment de r'pos; çà trouvont toujours mal ce que vous font; et ma fine, poussé à bout, j'lons planté là.

BRICHARD.

Mais, pour vivre à Londres il faut de l'argent, et tu n'es pas parti les mains vides....

SMITH.

Pas si bête! j'ons, cousin, de quoi ne pas mourir de faim. (*à part.*) plus de cent écus. (*haut.*) j' pouvons long-temps nous promener, nous divertir.

BRICKARD, *à part.*

Bonne affaire! (*haut.*) cousin, je veux te faire passer quelques journées agréables à Londres; mais en ce moment je suis obligé de te quitter; si tu veux, je viendrai te chercher ce soir à six heures, pour te mener chez un de mes amis; c'est une maison où l'on s'amuse beaucoup.... On y jase, on joue, on boit, on fait ce qu'on veut.

SMITH.

J'acceptons de bon cœur et te remercions b'en... parce que, vois-tu,

Digitized by Google

de quitter comme çà une femme, un enfant, çà chiffonnont l'âme ; çà rendont tout pensif.

BRICKARD.

C'est tout simple. . . . ainsi à six heures ce soir.

SMITH.

Je n'y manquerons pas.

SCENE X.

SMITH, *seul.*

Là ! ne dirait-on pas que ce cousin nous tombont des nues . . . jamais je n' l'aurions reconnu. Dame c'est sûr... de blond devenir noir, çà changeont terriblement son homme. Qu'il est donc aimable ce cousin ! s'occuper comme çà de moi, pour me m'ner dans une maison où l'on s'amuse ! ma fine, j'allons un peu nous en donner, rire, boire et chanter. Et p'is j'avons rencontré dans cette ville des femmes qui vous ont un air . . . un air si prévenant, qui riont toujours. . . Enfin je n'sommes pas trop mal bâti, j'ons de l'argent . . . n'en v'là-t-il pas assez pour qu'elle nous aimiont. Au fond çà n's'ra pas ma faute. Pourquoi mon démon de femme m'a-t-elle forcé ?. . . . Ah ! qu'est ce qui vient ici . . . eh b'en ! . . . je ne me trompons pas... c'est b'en elle... Mad. Adamson, Mad. Adamson ! . . .

SCENE XI.

SMITH, Mad. ADAMSON.

MAD. ADAMSON.

Toi ici, mon cher Smith ?

SMITH.

Oui, mad. Adamson. J'allions nous rendre cheux vous, mais pas tout seul.

MAD. ADAMSON.

Pas tout seul ?

SMITH.

J'attendons ici mamselle Fanny.

MAD. ADAMSON.

Fanny ! Son père aurait-il donc accordé un noveau délai ?

SMITH.

Ah ben oui, un délai ! . . . vous n'connaissais pas l'homme : l'père Summers à son âge on s' soucient ben des amours et des amoureux : il avait donné trois ans à votre fils . . . oh ! il tiendra à sa parole, ni pus ni moins ; et pis après il en fera à sa tête ; vous pouvez être ben sûr de çà.

MAD. ADAMSON.

Pauvre Fanny ! . . . que je te plains !

SMITH.

Ah ! oui, elle est à plaindre. C'est comme moi, j'sommes furieuse.

Digitized by Google

ment à plaindre, mad. Adamson, j' vous dirons tout ça ; aujourd'hui ce n'est que de mam' selle Fanny qu'il faut s'occuper; t'nais, regardais la v'là qui arrivont ; comme elle est triste.

SCENE XI.

SMITH, Mad. ADAMSON, FANNI.

FANNY, *accourant et se jetant dans les bras de Mad. Adamson.*

Ma chère mad. Adamson!

MAD. ADAMSON.

Chère et bonne Fanny.. ma chère enfant!

FANNY.

Oui, je suis votre enfant; jamais je ne vous quitterai.

MAD. ADAMSON, *surprise.*

Jamais ne nous quitter?

FANNY.

Sans doute... Smith ne vous a donc rien appris.

SMITH.

Non, mam'selle Fanny j' n'avous pas eu le tems: j' avons seulement dit que le père Summers étiont resté inflexible à vos prières.

FANNY.

Rien de plus vrai. Vainement ai-je embrassé ses genoux, l'ai-je conjuré de nous accorder un nouveau délai, ne pas faire mon malheur pour la vie en me séparant de Charles; mon père est demeuré inflexible... Ce soir les accords avec Jones devaient être signés; demain j'étais mariée. Je n'ai pu supporter l'idée de ce mariage; ne consultant que mon désespoir, j'ai exécuté le projet que depuis quelques jours j'avais formé. — Smith, qui a ses chagrins, voulait aussi quitter le village, il m'a accompagné jusqu'à chez vous; m'y voici, rien ne sera capable de m'en arracher.

MAD. ADAMSON.

Comment, Fanny, tu serais ici sans le consentement de tes parens, sans les avoir avertis? rien, ma fille, ne peut autoriser une semblable démarche : elle est impardonnable! Ah! Fanny, qu'as-tu fait?

FANNY.

Et vous aussi, Mad. Adamson, vous me faites des reproches!

MAD. ADAMSON.

Ecoute, chère Fanny, tu sais comme j'aime mon fils : je donnerais tout à l'heure ma vie pour assurer son bonheur; mais, ma chère amie, le devoir passe avant tout, l'emporter sur tout : je ne puis, ni ne pourrai t'approuver d'avoir abandonné tes parens. Cette sévérité, cette rigeur que tu blâmes en eux n'est-elle pas une nouvelle preuve de leur tendresse pour toi? Ce mariage que tu abhorres est cependant fort avantageux; ils croyent par là te rendre heureuse.

FANNY.

Moi! heureuse sans Charles!...

Digitized by Google

MAD. ADAMSON.

Réfléchis, ma fille, sur ce qui se passe maintenant chez toi; ton vieux père dévoré d'inquiétudes te fais chercher partout; ta mère désolée ne cesse d'appeler sa Fanny?

FANNY.

Dieu! quel tableau déchirant! La raison doit l'emporter, la tendresse filiale le commande: c'en est fait, je retourne sur le champ à Windsord, j'embrasserai les genoux de mon père, en implorant mon pardon; j'essuyerai les larmes de ma mère; mais, Mad Adamson, vous viendrez avec moi... n'est-ce pas? Ah! ne me refusez pas, venez, venez avec moi...

MAD. ADAMSON.

Ma bonne et chère fille, je ne te refuserai pas; viens que je t'embrasse de toute mon âme. Tu te sacrifies pour tes parens, mais le ciel te récompensera de ce noble et généreux sacrifice. Fanny, je t'accompagnerai, j'imiterai ton courage, j'aurai celui de te remettre dans les bras de tes parens. Si je perds celle que mon cœur nommait depuis long-tems ma fille, du moins j'aurai fait mon devoir.

FANNY.

Partons sur le champ, croyez-moi, je craindrais... Charles, mon cher Charles, adieu pour jamais.

SMITH, *qui pendant tout ce temps est resté assis sur la table les jambes croisées.*

Eh ben.... j'en suis tout ébahi... est-ce que c'est pour tout de bon que vous vous en allais...

FANNY.

Oui, Smith,.... il le faut.

MAD. ADAMSON.

Et si tu m'en crois, mon garçon, tu viendras avec nous.

SMITH.

Nenni... nenni,.... madame Adamson, quant a vous mam'selle Fanny, j'savons ben comment ça se passera. On pleurera, on s'attendrira, on pardonnera. Mais, morguienne, pour ma femme, j'la connaissons que trop... il n'y aurait point de pleurnicheries, mais des cris, et toujours des cris... j'aurais beau dire que c'était pour vous conduire, elle m'répondrait que ça mérite confirmation et aussitôt elle me confirmerait, pif, paf; le tout accompagné de sermons en manière de sottises.

FANNY.

Ne différons plus....

MAD. ADAMSON.

Eh bien, Smith, es-tu décidé?

SMITH.

Dame, écoutez donc... la chose vaut ben la peine qu'on y réfléchiont à deux fois. Bon Dieu! quel embarras!... de c'côté, la maison, mon lit, mon âne et mon enfant, mais de l'autre la femme, ma femme....

Digitized by Google

SCENE XII.

Les précédens, MADDERTY, ADAMSON,

MADDERTY, *sortant de la taverne avec Adamson.*

Quand je te disais que tu gagnerais... dix guinées, c'est peu de chose, mais enfin, c'est un commencement; ce soir à six heures tu lui as donné, chez Corpley, rendez-vous pour la revanche...

MAD. ADAMSON, *sans être vue de son mari.*

Eh bien! Smith?

ADAMSON, *à Madderty.*

J'entends ma femme, retire-toi. (*Madderty sort*).

SMITH.

Eh ben! madame Adamson, c'est décidé je restons à Londres... Ben des choses de ma part... Ah! v'là M. Adamson.

FANNY, *accourant.*

M. Adamson!...

SCENE XIII.

Les précédens, UN PETIT GARÇON, de la boutique d'Adamson.

LE PETIT GARÇON.

Madame Adamson, une lettre pour vous...

MAD. ADAMSON.

Une lettre!... (*la prenant*) Dieu! elle est de Charles... voilà bien son écriture...

ADAMSON et FANNY, ensemble.

De Charles...

MAD. ADAMSON, *décachetant la lettre.*

Que va-t-il nous annoncer?

FANNY.

Je tremble!...

MAD. ADAMSON.

Il est à Plymouth... (*elle lit*). « Mes chers parens, je débarque » à l'instant... je serais déjà dans vos bras... Mais le devoir me retient » ici... courez à Windsor sans perdre une minute... je vais ter- » miner au plus vite pour vous rejoindre. Ma lettre contient un bon » de cent cinquante livres sterlings.

FANNY, *transportée de joie.*

Mon Charles! mon cher Charles,... madame Adamson, j'aurai donc le bonheur d'être votre fille.

SMITH, *jetant son ceapeau en l'air.*

Cent cinquante livres sterlings!... vive M. Charles!...

MAD. ADAMSON.

Mon ami, pour répondre aux desirs de notre fils, Fanny et moi

Digitized by Google

nous partons à l'instant pour Windsor... Nous allons faire la paix avec de bons parens, et leur demander un pardon que nous obtiendrons sans peine. Pour toi, mon ami, vas toucher le bon... Nous serons bientôt de retour.

ADAMSON.

Ne perdez pas un instant... il me tarde de nous voir tous réunis...

FANNY.

Soyez sans inquiétude, M. Adamson. (*L'embrassant.*) adieu mon père.

ADAMSON.

Adieu, ma chère fille.

FANNY.

Eh bien, Smith! ne viens-tu pas avec nous?

SMITH.

Ah, mademoiselle Fanny, il n'est pas tems encore... Plus tard peut-être... Bon voyage... Vous vlà heureusse, vous!... Moi j'allons un peu courir dans ce Londres, et tâcher d'oublier not' femme.

ADAMSON, *à sa femme.*

Eh bien, chère femme! tes pressentimens les voilà presque accomplis... Notre Charles sera bientôt dans nos bras... Je tiens la somme qui doit assurer son bonheur. (*A part.*) J'ai dix guinées sur l'argent de Williams, et l'espérance de rattraper le reste... Ah! puisse cette journée finir aussi heureusement qu'elle a commencée.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre représente une salle basse et sombre. Au fond, une petite porte donnant sur un corridor; à gauche, une porte masquée par un panneau.

SCENE PREMIERE.

BRICKARD, MORGAN.

(Brickard est assis sur une chaise à l'une des extrémités de la chambre. Morgan est assis sur un banc de bois du côté opposé.)

MORGAN.

Quelle solitude!.. encore, personne à cette heure..

BRICKARD.

Ne m'en parle pas, c'est désespérant.

MORGAN.

Te rappelles-tu, Brickard, les premiers tems où nous nous établimes ici?.. du monde à toute heure; mais, le soir, quelle foule!.. il y a un mois encore, nous avions quelques aubaines; mais à présent, presque rien. Cela devient inquiétant.

BRICKARD.

Très-inquiétant. Aussi, la maison est beaucoup trop connue.... Autrefois je ne pouvais suffire à mettre à la raison les joueurs malheureux, et à empêcher qu'ils ne fissent trop d'éclat... maintenant je reste des semaines entières, les bras croisées... La bourse ne se garnit pas ainsi.

MORGAN.

Je t'en réponds. Je ne sais plus que devenir... Pour completter la somme qu'il faut pour tirer de prison cet imbécille de Murphy, j'ai fait des sacrifices inouis .. il ne me reste plus rien, absolument rien... J'ai tout vendu.

BRICKARD.

Pour moi, il y a long-tems déjà que je porte sur moi toute ma garderobe... tu vois, elle n'est pas riche.

MORGAN.

Ajoute encore les inquiétudes, les craintes, les terreurs qui sans cesse nous assiègent.

BRICKARD.

Et pour comble de malheur, Blake, le plus rusé coquin que je connaisse, n'a pas encore paru depuis hier.

Digitized by Google

MORGAN.

Si Blake est arrêté, nous sommes perdus ! Je le connais, c'est un fripon qui, pour se tirer d'affaire, est capable de tout.

BRICKARD.

Madderty, qui ne s'alarme pas facilement, était fort triste ce matin.

MORGAN.

Si Madderty se mêle aussi de perdre la tête, il n'y a plus de ressource... On dit pourtant qu'il a un plan admirable.

BRICKARD.

Sans doute ; mais l'exécution en est difficil

SCENE II.

Les Précédens, MADDERTY.

MADDERTY.

Mes amis, je vous trouve à propos. Adamson est-il ici ?

BRICKARD.

Il n'est pas encore l'heure.

MADDERTY.

Il y a du nouveau chez le barbier.

MORGAN.

Du nouveau !

MADDERTY.

Oui, vraiment. Les cent cinquante guinées du fils sont arrivées, Mad. Adamson et Fanny sont parties pour Windsor ; le champ de bataille est à nous, il n'y a pas un moment à perdre pour frapper les grands coups.

BRICKARD.

C'est juste... frappons les grands coups.

MORGAN.

Frappons donc les grands coups ; cent cinquante guinées, ce n'est pas une bagatelle.

MADDERTY.

Les cent cinquante guinées, misère que cela ! Dans cette affaire, l'avenir seul est important. Vous m'entendez sans doute.... Quatre hommes de mauvaise mine rôdent depuis ce matin dans les environs ; ils m'ont été signalés... J'ai de fortes inquiétudes.

BRICKARD.

Il sera, je crois, très-prudent d'abandonner cette maison pour toujours.

MADDERTY.

C'est à quoi je songe. Morgan, cours de suite porter à Molly l'argent nécessaire pour faire sortir Murphy de prison.

MORGAN.

La somme est prête... j'y cours.

BRICKARD, *l'arrêtant.*

Ah ! j'oubliais... Morgan, en revenant, fais-moi le plaisir de passer

Digitized by Google

à la taverne du petit pont; tu y trouveras un paysan nommé Smith, tu le conduiras ici, et tu lui diras que son cousin Maldon l'attend.

MORGAN.

Mais ce cousin n'est pas ici.

BRICKARD.

Imbécille! ce cousin est de fabrique. C'est une trouvaille de ce matin en attendant Madderty... L'homme a le gousset garni.

MADDERTY.

C'est bien, il ne faut pas négliger l'occasion, lors même qu'elle serait peu importante. On ne perd point ainsi les bonnes habitudes.

BRICKARD.

Morgan, tu le feras attendre dans la salle à côté. Il est bon de prendre ses précautions.

MORGAN.

C'est entendu.

SCENE III.

MADERTY, BRICKARD; et peu après ADAMSON.

BRICKARD.

Voilà Adamson?

MADERTY.

Eloigne-toi un moment.

(*Bricard se retire dans le fond.*)

ADAMSON.

Ah! Maderty, te voici, il faut que tu me rende un service.

MADERTY.

Parle?....

ADAMSON.

J'ai désiré convertir en or les cent cinquante livres sterlings, il semble que l'or fasse plus de plaisir aux gens de la campagne... D'ailleurs s'il faut les porter à Windsor, cela sera plus commode.

MADERTY.

Assurément...

ADAMSON.

En allant toucher le bon, je n'ai pu m'en procurer que pour la moitié de la somme, je l'ai porté chez moi, je suis ensuite retourné pour échanger le reste; en revenant l'heure du rendez-vous était passée, je n'ai pas voulu faire attendre le marchand à qui j'ai promis la revanche.

MADERTY.

Il est la-haut dans la petite chambre du second.

ADAMSON.

Cette bourse renferme soixante-quinze guinées; prends-les, mon cher Maderty, je t'en prie.

MADERTY.

Et pourquoi, que veux-tu que j'en fasse?

Digitized by Google

ADAMSON.

Au jeu, on peut se laisser entraîner; l'homme qui perd est si faible, toujours il espère se ratraper, les chances paraissent se présenter sous l'aspect le plus favorable, un coup décisif semble assuré, on cède à la tentation, et ce coup, infaillible en apparence, tourne contre vous; la tête égarée, hors de soi, on s'expose alors sans savoir ce que l'on fait, on hazarde avec fureur tout ce que l'on possède . . . . N'en ai-je donc pas déjà fait la triste et cruelle expérience!.... l'argent de Williams, n'a-t-il pas été perdu ainsi!... Aujourd'hui, quoi qu'il pût arriver, ah! j'en réponds bien, cet argent resterait intact.... il est sacré pour moi... je suis sûr de ma fermeté, mais quand il ne sera plus sur moi.... Quand je le saurai à la maison, je serai plus tranquille, prends-le donc? et fais-moi le plaisir d'aller joindre cette somme à l'autre.

MADERTY.

Tu as raison, je ne puis qu'applaudir à ta prudence, sans doute cet argent serait aussi bien entre tes mains que dans une armoire, mais... je vais de suite remplir tes intentions.

ADAMSON.

Je t'en remercie, tiens voilà la clef de l'armoire, puis, celle de la petite porte qui donne dans l'allée, tu n'auras pas besoin d'entrer dans la boutique.

MADERTY.

C'est bon?...

ADAMSON.

Je vais achever la partie; quel bonheur si je pouvais parvenir à completter le montant de ce malheureux dépôt.

MADERTY.

Aie confiance . . .

ADAMSON.

Tu reviendras bientôt.

MADERTY.

A l'instant même. (*Adamson rentre.*)

SCENE IV.

MADERTY; BRICKARD, *dans le fond.*

MADERTY.

J'entrevois un moyen . . . Bricard . . . Bricard. . .

BRICKARD.

Que veux-tu?

MADERTY.

Ne perdons pas une minute... monte à la chambre où Adamson et Jakson vont reprendre la partie, approche toi de ce dernier, dis-lui à l'oreille d'employer toute son adresse pour faire jouer Adamson sur parole, quand il aura perdu l'argent qu'il aura sur lui... qu'il lui promette du tems... l'essentiel est qu'Adamson joue sur parole et perde.

Digitized by Google

BRICKARD.

Pour perdre, c'est bien sûr ! . . . J'y vais.

SCENE V.

MADDERTY, seul.

Tout va bien, il ne faut rien négliger pour réussir ; Adamson ne doit pas avoir même l'dée qu'on puisse connaître Jakson dans cette maison, personne ne devine mon plan . . . Je le fais jouer sur parole et je tiens à lui soixante quinze guinées que je me suis engagé à porter scrupuleusement . . . agissons au mieux de mes intérêts et . . .

SCENE VI.

MADERTY, BRICKARD.

BRICKARD.

J'ai parlé . . . ils commencent à jouer.

MADERTY.

C'est bien . . . je ne tarderai pas à rentrer, toi Brieard, veille sur tout . . . tu m'instruiras de ce qui se sera passé entre eux et Jakson.

BRICKARD.

Le diable m'emporte si je sais où il veut en venir.

SMITH, *dans la coulisse.*

Quand j' vous le disons . . . c'est l'cousin : j'en somm' sûr ?

BRICKARD.

Quel est ce bruit ? . . . Ah ! je l'avais oublié ; c'est le cousin de ce matin.

SCENE VII.

BRICKARD, SMITH.

SMITH, *entrant.*

Pardine, c'est ben lui ! Cher cousin, que je t'embrassions, que je te témoignions not' r'connaissance . . .

BRICKARD, *étonné.*

Ta reconnaissance ?

SMITH, *joyeux.*

Et vraiment oui ! Not' fortune est faite, cousin, et c'est à toi que j' la devons.

BRICKARD.

A moi ?

SMITH.

Et oui ! Que j' te savons bon gré d' m'avoir envoyeé chercher ! d' m'avoir fait connaître c'te maison. C'est un homme commode que ce M. Copley ! y n' s'embarrassons pas pus d' sa maison que si ell' n'é-

Digitized by Google

tait pas à lui ; il ne nous r'gardons tant seulement pas ; on est cheux lui comm' cheux soi, ni pus ni moins : on joue, on boit ; on boit, on joue, ça lui est égal ! parbleu ! c'est ben aimable de prêter comm' ça maison et de donner sa bierre gratis.

BRICARD.

Avec ses amis, il n'y regarde pas de si près, pourvu que l'on joue, il est content.

SMITH.

Pendant que j'attendions, j'ons mis le tems à profit... C'est fini, absolument fini, ma fortune est faite... est-ce que j'n'avons pas déjà fait not' partie.

BRICKARD.

Quoi ! déjà ?

SMITH.

J't'en réponds, et d'eun' manière savante encore ; c'monsieu' qu'est v'nu m'chercher d'ta part, ne s'est-il pas mis à jouer avec un ami... moi je m's'omm' amusé à les r'garder tout en attendant ; y joyons avec des dés qui roulions d'une jolie manière, y fallait voir ça, mon dieu, c'était t'y drôle !... mais maugré ça j'n'y comprenions en, absolument rien... eh ben ! c'monsieu, il est ben complaisant, ah ! ben complaisant ! y m'me voyons attentif ; eh ben ! m'dit-il... et là-dessus v'là qui m'dégoisions tout... pauv' bêt' que j'étions, pardine, ça n'est pas sorcier, on joue avec trois dés... ces dés s'mettont dans eun' machine comme qui dirait eun' corne de bœufs, et pis s'coue, on s'coue, ensuite crac... ça s'jettons sur la table, v'là les dés qui roulions, et s'est s'tyla qu'avions le pus de points qui empoignions l'argent.

BRICKART.

Comme de raison.

SMITH.

Je n'somm' qu'un simple villageois ce stapendant j'avons appris çà tout de suite, y n'faut savoir qu'amener beaucoup de points... ça n'est pas la mer à boire.

BRICKART, *lui frappant sur le gousset.*

Tu as des moyens, mon cousin, tu es un rusé.

SMITH.

Ah ! pour ça non !... j't'en assurons. Un enfant comprendriont ça... Pour en revenir à nos moutons, j'te dirai bientôt un des deux joueurs quitta la partie... C'monsieur, que tu connaissons, m'proposa de prendre la place, je n'voulons pas d'abord en tâter, j'l'y dimes que non... Mais tout-à-coup v'là ma femme qui me r'vient en tête... et je m'rappelons tout d'suite le proverbe ; malheureux en femme... La dessus, je m'sommes mis à jouer... et l'proverbe n'a pas menti : en moins de cinq minutes sept petits écus en poche, tiens les v'là, ils sont ben sept.

BRICKARD.

Voilà ce qui s'appelle du bonheur, je dis que c'est joliment débuter.

SMITH.

Ah ! y n'faut qu'venir cheux monsieu Copley, et zest, en un tour

Digitized by Google

de dez, v'là un p'tit écu; tu concevons, cousin, que c'est beaucoup plus agréable que d's'échiner pendant trois jours.

BRICKARD.

Très-bien; mais on peut perdre.

SMITH.

Bah! perdre, est-ce que c'est possible! moi qui ne somm'qu'un commençant, j'n'avons pas perdu seulement un coup! Aussi, cousin, j't'en répondons ben, j'viendrons tous les jours jouer ici nos quat'-coups, pas d'avantage... Quat'petits écus, c'est modeste, quand j'pourrions... Mais, vois-tu, j'somm'pas ambitieux du tout; avec mes quat'petits écus, je m'divertirons, j'f'rons eun'fière bombance, y a tant d'ressources dans c'te ville et pis il faut que j'te l'disions... Est-ce que j'n'avons pas trouvé dans c'te chambre eun'arrière-cousine.

BRICKARD.

Une arrière-cousine!...

SMITH.

Aujourd'hui, c'est la journée aux parens; ma foi, la cousine est eun ben jolie petite femme... C'est qu'ça vous a des yeux qui clignationt si gentiment; ah! ma foi, que ma femme aille à tous les diables! J'ons promis d'aller la voir, la cousine, j'ons son adresse, mamzell'Molly.

BRICKARD.

Molly?

SMITH.

Est-ce que tu la connaîtrais?

BRICKARD.

J'ai connu une Molly; sans doute ce n'est pas la même.

SMITH.

Molly n'est pas son nom, son histoire est un vrai roman; elle a été ben malheureuse à ce qu'il paraît. J'sig'rons la cousine avec les p'tits écus du papa Copley, j'l'y f'rons un sort. Mais, tout en jabottant l'tems s'passe, j'oublions que j'somm' attendu... L'amateur aux sept p'tits écus veut sa r'vanche, l'pauvre homme, autant d'joués, autant d'empochés. Cousin, tu ne t'en iras pas sans moi? j'veux t'payer un fier souper.

BRICKARD.

C'est dit, j'irai te prendre..., nous souperons ensemble et tu paieras.

SMITH.

Tu verras comme je fais les choses; j'n'ai rien à moi. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

BRICKARD, *seul.*

Quelle dupe que le cousin! il est bien comme tous ceux qui commencent à jouer, ils croyent faire fortune et ne doutent de rien; il me semble entendre nos gens descendre. Diable! c'est bien eux... La partie n'a pas été longue.

Digitized by Google

SCENE IX.

BRICARD, ADAMSON, JAKSON.

ADAMSON, *consterné.*

Qu'ai-je fais, malheureux ? . . j'ai manqué à tous mes sermens!

JACKSON.

Je suis véritablement confus d'un bonheur aussi constant... Gagner onze coups de suite ! (*bas à Brickard.*) Il a perdu soixante-quinze guinées sur parole.

BRICKARD, *bas à Jackson.*

Je vais prévenir Maderty.

ADAMSON, *à part.*

Il est donc décidé que l'homme qui joue ne saurait conserver son sang froid (*à Jackson.*) Comme je vous l'ai dit monsieur, avant de jouer, je n'ai pas la somme que je viens de perdre et que je vous dois... Soyez assuré que je ferai tous mes efforts pour me la procurer le plutôt possible.

JACKSON.

Laissez donc, à votre aise... Rien ne presse... Je suis sans inquiétude... Je parts demain et ne reviendrai que dans un mois et peut-être deux; je suis vraiment fâché que vous ayez voulu quitter aussi promptement.

ADAMSON.

Je n'ai déjà joué que trop long-tems, j'aurais dû m'arrêter beaucoup plutôt. Je ne conçois pas comme je me suis laissé entraîner.

SCENE X.

Les Précédens, MADERTY.

MADERTY.

Mon ami, comme j'allais entrer chez toi, j'ai rencontré Williams qui s'y présentait.

ADAMSON.

Juste ciel ! Williams ! . . .

MADERTY.

Il paraît qu'il venait chercher son argent... Il avait l'air de très-mauvais humeur... Tu conçois qu'en l'entendant parler ainsi, je me suis bien gardé de remplir ta commission ; pour me débarrasser de lui, j'ai donc feint, ne te trouvant pas, de me retirer de suite, je voulais le laisser s'éloigner et revenir aussitôt chez toi, il s'est obstiné à m'accompagner et ce n'est que devant cette porte qu'il m'a quitté... (*Regardant Jackson.*) Ainsi, mon cher Adamson, voilà tes soixante-quinze guinées.

JACKSON, *bas.*

Maintenant j'y suis. (*haut.*) Parbleu, monsieur, je vous félicite

Digitized by Google

bien sincerement... Vous voilà en argent comptant... C'est assurément pour moi un chose fort agréable.

ADAMSON.

Que dites-vous, monsieur ? (*bas à Maderty.*) Malheureux, qu'as-tu fait?

JAKSON.

J'aurais attendu sans aucune peine, mais puisque voilà de l'argent...

ADAMSON, *l'interrompant.*

Cette somme, monsieur, ne m'appartient pas; je regrette bien de ne pouvoir m'acquitter sur-le-champ envers vous.

MADDERTY, *à Adamson.*

J'ai commis une grande imprudence, mais aussi, pouvais-je donc prévoir?...

JAKSON, *à Adamson.*

Permettez, monsieur, de vous faire observer...

ADAMSON.

Je vous le répète, cet argent n'est pas à moi, je ne puis en disposer... c'est un objet sacré.

JAKSON, *avec force.*

Les dettes du jeu ne le sont pas moins, elles doivent, monsieur, passer avant tout.

ADAMSON.

J'en conviens, et je m'acquitterais de suite si l'argent m'appartenait; il m'en coûte de ne pas vous satisfaire, d'ailleurs rappelez-vous qu'avant de commencer la partie, je vous ai prévenu que je ne pourrais m'acquitter de quelque tems.

JAKSON.

C'est vrai, mais j'ignorais alors que vous aviez de l'argent; vous ne pouvez donc trouver mauvais que j'insiste pour être payé, et que je profite de l'occasion.

(*Il se saisit de la bourse que tient Maderty.*)

ADAMSON, *vivement.*

Arrêtez, monsieur, vous n'avez pas le droit...

JAKSON.

De prendre ce qui m'appartient... Vous plaisantez, sans doute.

ADAMSON.

Ce qui vous appartient !...

JAKSON.

Ne l'ai-je pas gagné légitimement ?

ADAMSON.

Légitimement !... c'est vrai... mais cet argent n'est point à moi... il est à mon fils... Si vous en connaissiez la destination !...

JAKSON.

A votre fils, ma foi, je n'hésite plus, on ne se gêne pas avec son fils... il peut attendre.

ADAMSON.

Mon fils est perdu s'il n'a pas cette somme.

Digitized by Google

JAKSON.

Bah ! un fils,... je ne veux plus rien écouter ; ainsi, monsieur, j'ai bien l'honneur.

ADAMSON, *avec effroi.*

Quoi ! monsieur, vous partez !...

JAKSON.

A l'instant même.

MADDERTY, *arrêtant Jakson*

Un moment, il me semble que mon ami a bien le droit d'exiger une revanche, la somme qu'il a perdue en vaut bien la peine... elle ne peut être refusée.

ADAMSON, *bas.*

Je ne sais plus où j'en suis... (*Haut.*) Oui, monsieur, la revanche, je l'exige.

JAKSON.

Rien de plus juste, mais il faut que je voye du comptant ; vous comprenez que...

ADAMSON, *vivement.*

De l'argent, j'en ai encore, j'ai soixante-quinze guinées chez moi. (*A part.*) Je n'ai plus d'autre ressource. (*Haut.*) Monsieur, je vous prie de m'attendre et de ne pas vous éloigner, je cours chercher cet argent.

JAKSON.

Soyez sans inquiétude, je vous attends.

ADAMSON.

Songez-y bien, monsieur; il me faut une revanche ; je ne serai qu'un moment, et je dois vous retrouver ici. (*Avec force.*) Vous entendez, monsieur, je vous retrouverai ici.

JAKSON.

Je vous en donne ma parole d'honneur. (*Adamson sort.*)

MADERTY.

Attends-moi, mon cher Adamson, je veux te parler. (*Bas à Jakson.*) Fort bien, mon cher Jakson.

SCENE XI.

BRICKARD, JACKSON.

JAKSON.

Maderty est content de moi, à ce qu'il paraît.

BRICKARD.

On pourrait l'être à moins ; tu as fait merveilles.

JAKSON.

As-tu remarqué comme j'ai suivi de suite son idée.

BRICKARD.

Je te l'avoue, je n'ai point été aussi prompt à deviner son projet : quelle adresse de la part de ce Maderty !... Comme cette tête là est fortement organisée.

(*On entend crier à la cantonade.*)

Digitized by Google

SMITH.

Non, morguenen, je n'vous lâch'rons pas... mon argent! mon argent!

JACKSOT.

Quel est ce bruit?

BRICKARD.

Quelque pauvre diable, sans doute, qui vient de perdre, qui maudit la fortune, crie bien fort après elle.

SCENE XII.

BRICKARD, JACKSON, SMITH, MORGAN.

SMITH, *tenant Morgan au collet.*

Mon argent, j'veux mon argent, j'te tenons ben, je n'te lâch'rons pas.

BRICKARD.

Pourquoi donc ce vacarme?

SMITH.

Ah! c'est toi cousin!... que j'en sommes donc aise, tu vas être mon sauveur, quand tu saûras tout tu m'fras rendre justice, je l'espérons; c't'homme aux p'tits écus que v'la est un fameux enjoleux toujours, il m'avont laissé gagner pour m'affrioler, et m'mettre ensuite dedans tout d'mon long, et j'y sis.

BRICKARD.

Eh! ben, qu'est que cela signifie?

MORGAN.

Que cet homme a joué avec moi; qu'il a perdu et que j'ai empoché.

BRICKARD.

Il n'y a rien là de dans que de très-naturel... c'est tout simple, quand on perd!...

SMITH.

Comment tout simple; pas si simple... ne crois pas ce qu'il dit, il n'y a pas un mot de vérité, y m'ont trompé.

MORGAN.

Je suis un homme d'honneur.

SMITH.

Voyez donc c' t'homm' il est joli avec son honneur.

BRICKARD.

Cousin, modérez vos expressions.

SMITH.

Que je m' modérions, morguenne, quand mon argent est si vilainement déménagé. Dites donc, monsieur l'honnête homme, est-ce que bonnement vous m'auriez crû assez nigaud pour jouer des guinees à-la-fois; si je n'avions pas perdu la tête; vous saviez ben, vous, c' que vous faisiez, tandis que moi je n' le savions guères; et quand j' tirions douze, vous aviez grand soin d'ammener treize et d' ramasser,... c'est-t'y pas vrai, ça...

Digitized by Google

BRICKARD.

Qu'y a-t-il là dedans d'extraordinaire? quand on gagne...

SMITH.

On ne gagnont pas si vite, j'en sommes sûr; y avait queuqu' manigance . . . et où y a de la manigance . . . suffit; tout çà n'est pas clair, et pis dabord je jouions pour rire.

MORGAN

Pour rire? . . Était-ce aussi pour rire que vous avez mis dans votre poche les sept petits écus que vous m'aviez gagnés en premier,

SMITH.

C'était différent.

BRICKARD.

Cousin, vous avez tort, taisez-vous!

SMITH.

Me taire, moi, me taire! . . . non morguenne, je n' voulons pas me taire, je n' nous tairons pas.

JACKSON.

Combien a-t-il donc perdu pour faire tant de tapage?

MORGAN.

Quinze guinées.

BRICKARD et JAKSON, *ensemble.*

Quinze guinées?

MORGAN.

Pas plus,

BRICARD.

Cela vaut bien la peine de tant crier. (*à part.*) Je lui en croyais bien davantage. (*Haut à Smith.*) Cousin, je te conseille de ne pas faire tant de bruit pour si peu de chose.

SMITH.

Comment peu de chose? . . . si c'est peu pour lui, c'étiont beaucoup pour moi, j'voulons ravoir mon argent . . . sinon j'allons crier d' tous nos forces.

BRICKARD.

Ah! çà, pas tant de bruit, file doux . . . où sinon! . . .

SMITH.

Ah! j'sommes ici dans une forêt, c'est bien sûr çà . . . rien d' plus sûr.

MORGAN.

Brickard, débarasse-nous de ce drôle.

SMITH.

Drôle . . . . et vous êtes tous des voleurs.

BRICKARD.

Ah! c'est trop fort. (*Il prend Smith par le bras et l'amène sur le bord du théâtre en faisant brandir son bâton.*) Mon fils! . . .

SMITH.

Et toi aussi, cousin! . . .

BRICARD.

Il n'y a pas de cousin qui tienne . . . écoutes, mon neveu, il ne suffit pas de perdre son argent . . . il faut le perdre honnêtement,

Digitized by Google

SMITH.

Honnêtement !... vous verrez qu'on me l'a pris aussi honnêtement.

BRICKARD.

Quand on a perdu l'argent qu'on avait sur soi, on court vite à la maison en chercher d'autre.

SMITH.

Et quand on n'en a pas d'autre à la maison ?

BRICKARD.

On apporte quelques vieux couverts, quelque vieille chaîne d'or, quelque patraque de montre.

SMITH.

En parlant de patraque... j'avons là not' montre.

BRICKARD.

A la bonne heure... voilà ce que c'est que de s'entendre. On s'arrange... entre brave gens, on est bientôt d'accord... Voyons la montre...

SMITH.

Braves gens! il faut le dire vite... (*Cherchant sa montre.*) Eh ben! à c't' heure, où est-elle donc? (*il se fouille.*) Elle est partie itou... grand Dieu!... J' n'avons pus rien, absolument rien... on m' l'a encore volée ici.

TOUS LES TROIS.

Volée!...

SMITH.

Ma chère montre! ma pauvre montre! un présent de mon grand père... où étient-elle à présent... ah j'me l' rapp'lons... c'est quand j'avons rencontré l'arrière cousine... ah! pardine! c'est çà, c'est ben çà... j' m'en souvenons ben, à l'heure qu'il est... c'est une malédiction!... les cousines ne valiont pas mieux que les cousins...

BRICKARD.

Pas possible d'y tenir.

SMITH.

On a ben raison d' dire qu'on est jamais volé qu' par ses parents!

JACKSON.

Fais le décamper par la porte secrète.

SMITH.

Ah! ben oui, décamper!... c'est ben moi qu'on met comme çà à la porte!... le premier de vous qui avançont.

BRICKARD.

Ce misérable me ferait la loi, à moi Roc Batonnet Brickard, qui ai mis à la raison tant de milliers de méchans joueurs! (*ouvrant la porte.*) allons décampes et plus vite que çà.

SMITH.

Brickard, à présent, vous ne vous appelez donc plus Maldone.

BRICKARD.

Et non de par tout les diables... je n'ai jamais porté ce nom, et je

Digitized by Google

m'en soucie guères ... eh bien ! veux-tu passer la porte ? sortiras-tu ? oui ou non ?

SMITH, *larmoyant.*

A qui donc se fier !... v'la l'cousin qui n'est plus not' cousin.

JACKSON, *Morgant le poussant.*

T'en iras-tu à la fin !...

SMITH, *criant.*

Au voleur !... au secours, au secours !.. mon argent... A la garde !... à la garde !... ah ! le scélérat de cousin !... ils me la payeront cher... ils verront de quoi Smith est capable... (*Brickard, Morgan, le poussant tout-à-fait dehors ; ils sortent avec lui et disparaissent*).

SCENE XIII.

JACKSON, MADDERTY.

MADDERTY.

Que se passe-t-il donc ici ?

JACKSON.

C'est un maudit paysan dont la bourse a été rendue légère... Il faisait l'insolent, Brickard et Morgan sont en train de le jetter dehors.

MADDERTY.

Adamson, me suit... Jackson, laisses-m oiun moment seul avec lui... Je n'ai pu lui parler en route ; il n'a pas voulu m'écouter... Vas rejoindre Brickard et revenez par l'autre porte.

SCENE XIV.

MADDERTY ADAMSON.

ADAMSON, *accourant précipitamment et tenant une bourse.*

Me voilà... Ce marchand où est-il, grand Dieu, serait-il parti ?

MADDERTY.

Rassures-toi... il t'attend... il va bientôt paraître.

ADAMSON.

Je respire à peine !

MADERTY.

Tout à l'heure, tu n'as jamais voulu m'écouter... tu m'es repoussé même... je te pardonne de bon cœur... ta position est terrible, il faut en convenir... et ce qui me désespère, c'est que sans le vouloir, j'ai causé tous tes maux.

ADAMSON, *d'un air sombre.*

Je ne te fais aucun reproche... je n'accuse que mon étoile. (*Avec inquiétude.*) Il tarde bien à venir ce marchand ?

MADDERTY.

Ecoutes-moi, Adamson,... jusqu'à présent tu as refusé de m'entendre... sais-tu ce que je voulais te proposer ?

Digitized by Google

ADAMSON.

Eh bien !...

MADDERTY.

Il faut sortir à tout prix de ce mauvais pas... de l'embarras dans lequel tu te trouves... (*Une pause pendant laquelle Madderty semble réfléchir et hésiter*). Vois à quoi l'amitié m'a déterminé...

ADAMSON.

Que veux-tu dire ?

MADDERTY.

Si ton fils perd Fanny, il va t'accuser, te maudire... Pouvons-nous savoir à quelle extrémité pourrait le porter le désespoir?

ADAMSON.

Grand Dieu! qu'ai-je fait!

MADDERTY.

Sachons prévenir ce malheur... Jamais, Adamson, je n'avais employé ce moyen; mais que ne fait-on pas pour un ami? D'ailleurs la nécessité la plus impérieuse le commande... tiens, mon ami, prends ces dés, il t'assureront la fortune.

ADAMSON.

Ces dés... Mais ce serait une bassesse, (*avec force*) Madderty! on pourra me reprocher des erreurs bien grandes; mais Adamson ne sera jamais heureux aux depends de son honneur.

MADDERTY, *à part.*

Le malheureux, résister encore!.. (*haut*). Ah! pardonnes l'amitié m'égarait.

SCÈNE XV.

MADDERTY, ADAMSON, BRICKARD, JACKSON, MORGAN.

BRICKARD, *en fermant la porte.*

Ce n'est pas sans peine que nous nous en sommes débarrassés; quel maudit homme que ce paysan!

JACKSON, *à Adamson.*

Monsieur, je suis à vous.

MADDERTY, *à Jackson.*

Mon ami joue depuis si long-tems... la fortune lui a été tellement contraire, qu'il desire finir tout de suite.

JACKSON.

Tout comme vous voudrez... quand je gagne, je fais tout ce que l'on veut... puis il est juste que le joueur malheureux décide.

MADDERTY, *montrant la bourse que tient Adamson.*

Il a sur lui 75 guinées, il joue du plus haut point à qui sur trois coups en gagnera deux...

ADAMSON.

Comment! tu veux que d'un seul coup, le sort décide?

MADDERTY.

C'est le seul moyen de te ratraper.

Digitized by Google

JACKSON.

La somme est forte... Mais n'importe... Je consens...

MADDERTY, *à Brickard.*

Une table.

BRICKARD, *apportant une table.*

Voilà tout ce qu'il faut... Diable ! c'est une partie intéressante.

MADDERTY, *à Adamson.*

Allons, Adamson, du courage.

JACKSON, *à Adamson.*

A vous, monsieur.

ADAMSON, *remuant le dé.*

Je frissonne... (*Il jette les dés.*

JACKSON, *regardant.*

Treize !...

BRICKARD.

Point superbe !...

MORGAN.

Je le crois bien.

JACKSON, *jetant les dés à son tour.*

Onze... Un coup de perdu. (*Passant le cornet à Adamson.*) Tenez, monsieur.

(ADAMSON, *jette les dés.*)

MADDERTY.

Treize encore !

MORGAN.

C'est unique !... Deux fois treize !...

JACKSON, *négligemment et changeant adroitement les dés.*

Vous avez gagné, monsieur... Je ne joue que pour la forme... Quatorze.

ADAMSON, *stupéfait.*

Quatorze !

JACKSON.

Parbleu, ce n'est pas malheureux, tant à tant... Ce coup va décider.

ADAMSON, *saisissant le cornet.*

(*A demi voix.*) Ma vue se trouble, ô mon Dieu ! prends pitié de moi ! (*il jette les dés.*)

MADDERTY.

Quatorze !... Mon ami tu es sauvé. (*Bas à Jackson.*) Prends bien garde !

JACKSON, *bas à Madderty.*

Je suis en mesure. (*Il jette les dés.*) Quatorze !... C'est fini, point de ressources...

ADAMSON, *avec anxiété.*

Monsieur, je vous en conjure, veuillez terminer.

JACKSON, *jette les dés d'une manière négligée.*

ADAMSON, *se penchant un peu sur la table.*

Grand Dieu ! que vois-je !... dix-sept !...

Digitized by Google

JACKSON, *regardant.*

Dix-sept ! voilà bien dix-sept, deux six et un cinq.

TOUS.

Dix-sept !

ADAMSON, *se couvrant le visage de ses deux mains.*

Où fuir ! où me cacher !

BRICKARD, MORGAN, *ensemble.*

C'est jouer de malheur.

ADAMSON, *regardant les dés.*

Est-il bien vrai ? ai-je donc bien vu ?

JACKSON.

Regardez, on a pas touché au jeu.

ADAMSON, *dans le plus grand désespoir.*

Ainsi j'ai perdu ! Dés perfides ! Jour détestable et maudit (*Se fouillant.*) Et plus rien,... il ne me reste plus rien,..... rien absolument. (*Il recule quelques pas en joignant les mains.*) O Charles, ô cher et malheureux fils ! je viens de t'assassiner !...

MADDERTY.

Mais mon ami...

ADAMSON.

Mon ami ! toi mon ami ! ... Le bandeau qui couvrait mes yeux est enfin tombé... toi seul, misérable, m'as entrainé à ma perte... fuis de ma présence, n'ajoutes pas à mes malheurs celui de te voir encore!

MADDERTY.

Tu es égaré par le plus violent désespoir.

JACKSON.

Je suis, monsieur, véritablement confus que la fortune vous ait autant maltraité. (*Il prend la bourse.*)

ADAMSON.

Arrêtez ! Cet argent... il est à mon fils... il l'a payé de son sang...

JACKSON.

Vous le saviez, monsieur, quand vous l'avez risqué : tous ces détails ne peuvent me regarder ; il est sur la table, je le gagne ; le reste m'est absolument étranger.

ADAMSON, *avec volubilité.*

Ah ! rendez, rendez-moi cet or... Ce n'est pas de l'or ; ce sont des larmes et du sang que vous ramasseriez : au nom du ciel ! de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré ! écoutez-moi ! Avez-vous une femme, un fils ?... Ah ! si vous êtes père, si vous êtes époux, laissez-vous toucher ; voyez mon désespoir... mon fils !... de cet argent dépend tout son bonheur : demain il ne sera plus tems ; par pitié pour mon fils, je n'ose l'invoquer pour moi-même, laissez, prêtez-moi cet argent ; empêchez que Charles ne maudisse son vieux père !

JACKSON.

Je suis sensible à votre chagrin ; ... mais je ne le puis. (*Bas à Madderty.*) Cet homme me fait une peine...

Digitized by Google

MADDERTY, *bas à Jackson.*

Fi donc ! point de molesse. Brickard ! Brickard !...

(*Brickard s'approche, Madderty lui parle à l'oreille*)

BRICKARD.

Je t'entends.

ADAMSON, *vivement à Jackon.*

J'attends de vous ou la vie, ou la mort. Ces cent cinquante guinées, prêtez-les moi. Le peu que je possède, ma liberté, ma vie même, je mets tout à votre discrétion. Je vous nommerais encore mon bienfaiteur. J'embrasse vos genoux.

JACKSON, *à part.*

Ah ! cette scène est déchirante. (*Haut et troublé.*) Que faites-vous ? que demandez-vous ? . . .

MADERTY, *à part.*

Que dit-il ?

ADAMSON.

Ne me repoussez pas . . . ne me refusez pas ! . . . ayez pitié d'un père malheureux ! vous êtes actendri ! . . .

JACKSON, *à part.*

Je ne puis résister. (*Haut.*) Eh bien, monsieur.

(*On entend les coups redoublés d'une cloche.*)

MORGAN.

La cloche d'alarme ! . . . Et vite, vite souvons-nous ! . . .

MADDERTY.

C'est sûrement quelque descente de la police.

JACKON.

Il n'y a pas un moment à perdre, fuyons.

ADAMSON, *toujours aux genoux de Jackon, et s'attachant à ses habits.*

Arrêtez ! . . . je ne vous quitte pas . . . je m'attache à vous.

Jackson se débarasse d'Adamson avec quelques violence, et sort avec Morgan.

ADAMSON.

Je me meurs ! . . .

MADDERTY, *le soulevant.*

Adamson, suis-moi, ou tu es un homme perdu.

ADAMSON, *l'air égaré.*

Fuir ! . . . et pourquoi ? . . . qu'aurai-je à craindre ? je suis deshonoré, j'ai perdu ma propre estime. . . J'ai consommé le malheur de mon fils. . . Non, je n'ai plus rien à redouter, tout est fini pour moi.

SCENE XVI.

ADAMSON, MADDERTY, BRICKARD.

BRICKARD.

Rassurez-vous, c'était une fausse allarme.

MADDERTY.

Quelle est donc la cause de cette alerte ?

Digitized by Google

BRICKARD.

Un excès de prévoyance. Cependant si vous m'en croyez, vous ne resterez pas long-temps ici. La prudence l'exige.... On a vu rôder dans les environs de ces figures qui ne promettent rien de bon.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

ADAMSON, MADDERTY.

MADDERTY, *à Adamson qui est anéanti.*

Tu m'accuses, Adamson !... et moi je veux te sauver du désespoir !...

ADAMSON.

Sais-tu ce qu'il me faut pour me sauver des horreurs du désespoir?

MADDERTY.

Oui, j'en ai le moyen.

ADAMSON, *avec force.*

Je n'en connais qu'un seul ... la mort.

MADDERTY.

Rappelles ta raison et crois-moi, tout moyen de salut n'est pas perdu.

ADAMSON.

Et quel espoir pourrait-il me rester.

MADDERTY.

Il en existe encore... auras-tu la force de m'entendre ... mais tranquillement...

ADAMSON, *d'un ton certé.*

Je suis tranquille ...

MADDERTY.

Te sens-tu capable d'affronter de grands dangers?

ADAMSON.

Cet or que je viens de perdre ... pour le ravoir... je me précipiterais dans les flots d'une mer irritée ... dans un gouffre enflammé.

MADDERTY.

Ainsi tu ne craindrais pas la mort ?

ADAMSON.

La mort ! ... puisse-t-elle à l'instant même me frapper, je la regarderais comme un bienfait !...

MADDERTY.

Eh bien ! ce soir, dans un quart d'heure, tu peux ravoir tes cent cinquante guinées ... ton sort est entre tes mains ... tu peux sauver ton fils ... mais...

ADAMSON, *avec la plus vive inquiétude.*

Mais...

Digitized by Google

MADDERTY.

Il faut une fermeté d'âme, de courage à toute épreuve, une audace...

ADAMSON, *frissonnant.*

Une audace...

MADDERTY.

Avant de te rien confier, dis-moi, Adamson, pour sauver ton fils, es-tu capable de tout ?

ADAMSON, *avec l'accent du désespoir.*

De tout.

MADDERTY.

Ainsi tu auras la noble fierté de mépriser tous ces préjugés.

ADAMSON, *le regardant fixement.*

Mépriser des préjugés !..

MADDERTY.

Mais oui... la force de braver.... et alors... chez toi.... dans ta maison... la fortune...

ADAMSON.

N'achèves pas, scélérat !.. Après m'avoir conseillé une bassesse, tu vas me proposer un crime.

MADDERTY, *stupéfait.*

Moi !

ADAMSON.

Dérobe-toi à ma rage... Je ne puis plus me contenir !.. Je ne suis plus maître de ma fureur ! fuis-moi pour toujours, misérable ! si tu attaches encore quelque prix à la vie.

SCENE XVIII.

ADAMSON, *seul.*

L'infâme !.. comme il m'a trompé, trahi !... avec quelle astuce, quelle perfidie, il a su m'amener pas à pas à ma perte. (*montrant la table sur laquelle il a joué.*) Voilà le théâtre de mon infortune et de mon ignominie. C'est là... là que j'ai consommé le malheur de mon fils !.. mon fils !.. il va arriver, et cette idée me glace d'épouvante et d'effroi !.. Pourra-t-il croire que j'aie disposé d'une manière aussi déplorable de l'argent destiné à faire son bonheur... O terre, engloutis-moi..... Une fièvre ardente me dévore, ma tête est brûlante, mille fantômes viennent m'assaillir !.. Quel est cet homme qui semble s'avancer vers moi ?.. c'est Charles !.. ah ! mon fils, n'avance pas, je t'en conjure !.. Ne viens pas maudire le plus infortuné des pères..... Mais non, il me repousse, il me maudit !... tout est fini pour moi...

Digitized by Google

mes forces m'abandonnent, mes genoux fléchissent.... Je succombe.... je meurs...

(*Il tombe évanoui. Madderty, Brickard et Jackson placés aux diverses sorties, contemplent leur victime avec un signe d'intelligence. La toile se baisse.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une Salle fort sombre, séparée par un vitrage de la boutique de Bernard. Dans un des coins, est escalier de bois qui conduit dans une chambre au premier étage, et à gauche, une petite porte donnant dans l'allée de la maison. Non loin du vitrage est une trappe pratiquée à droite.

SCENE PREMIERE.

MADDERTY, BRICKARD.

MADDERTY, *baissé vers la trape.*

Voilà qui est fini.

BRICKARD.

Et beaucoup plutôt que nous ne comptions.

MADDERTY.

En ôtant quelques cloux, en dérouillant quelques ferremens, nous avons remis cette trappe en état.

MADDERTY.

Précisément.

BRICKARD.

Mais comment peut-on?

MADDERTY.

En pressant du pied ce bouton, la trape joue à merveille; elle couvre une espèce de puits très-profond. La chûte seule suffit pour ôter la vie. Une fois précipité dans l'abîme par une issue secrette, connue de moi seul, ignorée même d'Adamson qui, je crois, n'a jamais eu la curiosité de lever cette trape, je me rends de ma maison dans ce souterrain... et...

BRICKARD.

Très-bien.

Digitized by Google

MADDERTY.

Cette trappe va donc une seconde fois me conduire à la fortune, malgré sa grande fureur contre moi, ses grands principes de probité, Adamson sera forcé de me seconder dans mes desseins.

BRICKAD.

Il fait bien le difficile, il n'est pourtant pas sot.

MADDERTY.

Il est allé implorer des amis !... qu'il est simple !... La maison seule, la femme à Windsor, le garçon parti, nous avons profité de l'absence de tout le monde. Grâces à cette clef qu'Adamson m'avait confiée et qu'il a oublié de me redemander, nous avons, en cas de besoin, une retraite assurée.

BRICKARD.

Tu vas à présent attendre Adamson. Il faut précipiter les choses.

MADDERTY.

Je ne crois pas devoir me montrer de suite à lui ; agissons prudemment ... aussi voilà une lettre par laquelle je lui indique ce qu'il doit faire ; quoique j'aie contrefait mon écriture, Adamson ne pourra en méconnaître l'auteur.

BRICKARD.

Bien trouvé ! mais enfin se déterminera-t-il ?

MADDERTY.

Il n'a pas d'autre ressource.

BRICKARD.

Oui, grâce à tes soins ! Je reconnais ton génie.

MADDERTY.

Suivant l'effet que ma lettre aura produit, je paraîtrai ou le laisserai encore quelques tems exhaler sa colère : il faut des ménagemens. J'entends mettre une clef dans la serrure ; c'est sans doute Adamson... Eloignes-toi, va m'attendre chez Coipley ; on doit bientôt s'occuper du partage ; je cours t'y rejoindre.

BRICKARD.

Tâches d'y venir promptement. (*Il sort par la petite porte.*)

MADDERTY.

Sois tranquille ... La porte s'ouvre, c'est Adamson. Mettons la lettre de manière qu'elle puisse le frapper, et tenons-nous prêt à tout évènement.

SECNE II.

MADDERTY, *dans le fond près de la porte* ; ADAMSON *entrant par celle du fond.*

ADAMSON.

Tout espoir est perdu pour moi ; le remords et la honte m'accablent fatale passion jeu ! voilà donc où tu mas conduit !... Mais tout ceci n serai-il qu'un songe ? Les cent cinquante livres de mon fils, où sont elles ? ... perdues, perdues, sans ressources ! .. quel affreux réveil

Digitized by Google

quelle horrible réalité! . . . cet argent qu'un malheureux expirant de faim aurait respecté, je l'ai jeté, sans hésiter, dans ce gouffre où vont s'engloutir la fortune du grand, le crédit, la réputation, le repos des ménages, le pain des enfans de l'artisan, l'honneur et la tranquillité de tous. Plus coupable, ma main criminelle vient d'y précipiter mon fils! . . . je me fais horreur à moi-même! Détestable Madderty! ami perfide et cruel, redoutes toute ma fureur.

MADDERTY, *à part.*

Toujours irrité!

ADAMSON.

En traversant le pont, vingt fois l'idée d'abréger mes souffrances s'est présenté à moi, j'alais m'élancer, l'image de Charles m'a retenu; j'ai voulu l'embrasser avant de mourir. Malheureux! ta vie t'appartient-elle? n'est-elle pas à ton fils? oui, Charles, je saurai vivre: survivre à son deshonneur, c'est plus que mourir . . . chaque instant ajoute à mon supplice. Je tremble que ma femme, que Fanny, que Williams qui s'est déjà présenté plusieurs fois, n'arrivent . . . comment soutenir leurs regards? je suis excédé et peux à peine respirer. (*Il s'appuie contre un table.*) Que vois-je? une lettre pour moi . . . l'écriture est celle de Madderty . . il me semble que je ne me trompe pas.

MADDERTY, *à part.*

Bon, j'en étais sûr. Ecoutons.

ADAMSON.

Que veut encore ce scélérat? n'est-il pas content de m'avoir ruiné et enlevé le repos et le bonheur de ma vie?..ce monstre oserait-il...(*Il lit.*) » Cher Adamson, en vain tu me fuis, et tu repousses les moyens que » je t'offre; écoutes ton ami . . . il ne te reste plus que deux partis. . . » le bonheur d'un côté, le désespoir de l'autre! . . . il faut choisir » promptement. . . Ton argent peut t'être à l'instant rendu... Songes » à ton affreuse position! . . . de grands remèdes peuvent seuls guérir » de grands maux . . . pendant ton absence, j'ai fait tous les préparatifs nécessaires. . la trappe qui s'ouvre dans ta boutique. » (*Adamson regardant la trappe et s'interrompant.*) La trappe.

MADDERTY, *à part.*

Voyons à quoi il va se résoudre.

ADAMSON, *continue de lire à voix basse la fin de la lettre et jette un cri d'horreur.*

Ah! le monstre... L'ai-je donc bien lu... Ainsi il me faudrait frapper et précipiter dans l'abîme la première personne que son malheur conduirait ici, et à ce prix le bonheur de mon fils serait assuré... Madderty! abominable Madderty!.. O Dieux... Scélérat, ne parait jamais devant moi... Tu serais ma première victime.

MADDERTY, *à part.*

Quoique tu fasse; Admson, il faut que tu succombes; la réflexion t'amenera à mon but (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

ADAMSON, *seul.*

Ah! maintenant, j'en fais la douloureuse expérience : que celui qui veut conserver l'estime publique et la sienne propre, ne fréquente jamais les méchans. S'il ne repousse promptement les démonstrations d'une amitié perfide, il court à une perte inévitable. Bientôt ils l'entraînent avec eux... tout me le confirme... j'ai été la victime du plus odieux complot ... mille circonstances auxquelles je navais fait aucune attention, se retracent actuellement à ma mémoire ... mais j'entends du bruit ... on s'avance ... viendraient-ils déjà?

SCENE IV.

ADAMSON, SMITH.

SMITH

Bon soir, monsieur Adamson, j'accourons pour vous dire que vous ne soyez pas inquiet... Vous ne savez pas c'qui m'étiont arrivé aujourd'hui, d'puis drès le matin... C'est une fameuse histoire, allez... j'sommes joliment lotti... mais vous, vous n'avez guère la figure plus gaie... Eh ben! j'sommes comme vous, j'devons être diablement pâle.

ADAMSON, *tenant la lettre de Madety et la jetant sur la table.*

Encore cette lettre! elle me fait horreur.

SMITH.

Eh ben! qu'avais-vous donc après ce papier? est-ce qu'il vous annnonce queuque mauvaise nouvelle?... Toute mauvaise qu'elle soit, j'sommes ben sûr que c'n'sera jamais si mauvais que ce qui nous arrivont.

ADAMSON.

Que veux-tu dire?

SMITH.

Vous saurez donc, monsieur Adamson, qu'un maudit cousin, que le ciel confonde un million de fois, et qui, je l'parierions ben à présent, n'est pas pus mon cousin que c't'arrière cousine que j'ons rencontré ce matin, n'est ma cousine, m'a entraîné chez un certain Corpley....

ADAMSON, *vivement.*

Corpley!

SMITH.

Est-ce que vous connoîtriez ça?

ADAMSON, *embarrassé.*

Moi! non....

SMITH.

Je vous en fesons ben not' sincère compliment. Figurez-vous, chez ce Corpley maudit, quatre ou cinq enragés qui se sont mis en train

Digitized by Google

de me plumer... mais de me plumer d'une manière... je m'en souviendrons long-tems.

ADAMSON.

Brigands abominables !

SMITH.

Ils m'ont si ben enjolé, embabouiné, que j'ons perdu la tramontade et que j'my sommes mis à jouer.

ADAMSON.

Malheureux ! tu as joué !...

SMITH.

Eh vraiment oui, M. Adamson, et d'une telle façon que me v'là comme un p'tit Saint-Jean. Oh ! à c't' heure j'nons pas peur des voleurs....

ADAMSON.

Que je te plains, mon pauvre Smith ! que ce malheur te serve de leçon. Ne joues plus désormais... ne joues jamais... retournes promptement chez toi, mon ami, et remercies le ciel de t'avoir préservé d'un malheur encore plus grand.

SMITH.

C'est bien aussi ce que j' voulons faire, car depuis que j' n'avons plus d'argent dans la bourse et de mont'e dans l'goussot, j'y pensons... not' femme nous est revenue dans l'idée ; mais y faut que je restions encore queuques instans, car j'nons pas perdu tout-à-fait l'espérance de r'attraper not' argent.

ADAMSON.

Ton argent !... ne l'espères jamais, mon ami, gardes-toi de retourner dans cette caverne... n'oublie pas qu'entrer dans une maison de jeu, c'est poser le pied sur le premier des échelons qui conduisent à l'échaffaud.

SMITH.

Laissez donc... pas si bête... mais quand j'ons eu la bourse vuide, l'cousin, c'est-à-dire l'prétendu cousin, aidé de deux mauvais sujets comme lui, m'avons jeté dehors par une petite porte secrette qui donniont par derrière sur une autre rue ; le tout, M. Adamson, en n' ménageant ni les injures, ni les coups, surtout l' cousin frappait plus fort que les autres, à cause de la parenté, sans doute.... Bref, dans la rue j' m' sommes mis à pleurer, et j' disons qu'il y avait de quoi... j' fûmes entouré de queuques passans.... je leurs ont conté not' aventure.... au milieu de c' monde qui me regardiont, un certain particulier écoutiont tout avec attention... il s'approchont ensuite de moi en m' disant n' t' affliges pas trop.... j' crois pouvoir t'assurer qu'avant la fin du jour, j' te ferons remettre ton argent. Suis-moi... et silence... j'avons rendez-vous pour six heures précises à la p'tite porte où l'monsieur m'a trouvé... il n'en est pas ben loin... ainsi j'allons nous y rendre tout d'suite...

ADAMSON, *à part.*

Le tems presse ! il faut revoir mon neveu... (*haut*). Smith attends encore un moment ici... tu diras à ma femme que je suis allé

Digitized by Google

chez mon neveu . . . (*à part.*) grand Dieu ! s'il me refusait encore. . . je n'aurais plus qu'à mourir.

SMITH.

Mais, monsieur, il fallont ben que j'allions à ce rendez-vous.

ADAMSON, *lui prenant la main avec attendrissement.*

Il n'est pas six heures . . . tu as tout le temps . . . je serai bientôt de retour, mon cher Smith . . . rends-moi ce dernier service...

SCENE V.

SMITH, *seul.*

Qu'est-ce qu'il avont donc eu le père Adamson? Il est d'un sérieux!... Tiens, à présent, ne v'là-t-il pas qu'il a laissé ce papier qui avion ben l'air de causer tout son chagrin... Quelle imprudence! car enfin, il étiont comme moi, il avont une femme, et il n'est pas queuque fois agréable que les femmes mettiont la main sur les papiers.. Je le savons par expérience... Si madame Adamson voyont ça, c'est un homme perdu... Il en aura au moins pour quinze jours. Parbleu! j'pouvons ben lui éviter toute c'te criaillerie : mettons le papier dans la poche, et quand j'serons seul avec lui j'le lui rendrons. . . Ah ça! il ne devont pas être ben loin de six heures; et j'ne voulon pas manquer au rendezvous. . . Ah! par bonheur, voilà madame Adamson.

SCENE VI.

SMITH, Madame ADAMSON, CHARLES, FANNY.

MAD. ADAMSON, *entrant par la petite porte, puis Charles, puis Fanny.*

Bon! . . . Il n'y a que Smith !... Viens, ma chère Fanny; en petit entrer Charles, le papa Summers n'arrivera pas avant une heure ou deux.

CHARLES.

Me voilà donc sous le toit paternel!

SMITH.

Quoi! c'est monsieur Charles... Ah! que je l'embrassions donc!... (*Il lui saute au col.*)

CHARLES.

Viens, mon cher Smith.

SMITH.

J'vous ont reconnu tout d'abord, quoique je ne vous ayons jamais vu; mais mameselle Fanny m'avont tant parlé de nous, que j'vous savions par cœur. . . Ah ça! monsieur Adamson va rentrer bientôt... il est allé chez son neveu.

MAD. ADAMSON.

Chez son neveu... ça m'étonne.

Digitized by Google

CHARLES.

Sans doute pour lui annoncer mon prochain retour.

MAD. ADAMSON.

Smith, va te mettre en sentinelle; et dès que tu appercevras mon mari, tu viendras nous avertir... Il ne faut pas qu'il sache que Charles est ici.

SMITH.

Pour voir s'il reconnaîtra son fieu; n'est-ce-pas? Tout ça est bel et bon; mais, moi, j'ons un rendez-vous à six heures... j'sommes ben fâché de vous refuser; c'est que, voyais vous, il s'agit d'un magot, et je suis bon là, moi... (*Il s'enfuit.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, SMITH excepté.

FANNY.

A qui en a-t-il? don emais nous entendrons bien venir Adamson...

MAD. ADAMSON.

Je te l'ai déjà dit, Charles... Ton père s'est laissé entraîner par un homme perfide qui se dit son ami... Tu dois, mon fils, employer tous tes soins, tous tes efforts pour rompre cette dangereuse liaison... Ce Madderty est capable de tout... Il m'épouvante; et de sa part, nous avons tout à redouter... Ton père, toujours sombre, toujours rêveur, est loin d'être heureux.

CHARLES.

Rassurez-vous, ma mère, je profiterai, sans en abuser, de tout ce que vous m'avez confié... Ce Madderty est un infâme... Je saurai en éloigner mon père; le détourner de cette odieuse société... Encore une fois, je vous suppplie de vous tranquilliser... J'ai mes projets... Nous serons tous heureux... J'en ai l'espoir... Je veux que nous vivions tous ensemble.

FANNY.

Oui, Charles... Il est si doux de vivre avec ceux que l'on aime.

CHARLES.

La fortune m'a servi au-delà de tous mes souhaits. Vous avez appris tous mes désastres.

FANNY.

Oui; que tu fis naufrage près du port; que la mer t'enleva tout ce que tu possédais, cette somme qui devait assurer notre bonheur; tu perdis tout, hors ton amour.

CHARLES.

Ce malheur ne fit que l'augmenter encore... Loin de m'abattre, je sus me roidir contre le sort.. Il restait encore plus d'une année du délai accordé par ton père... Je m'embarquai de nouveau, et quelque mois après je me vis possesseur de la somme qui devait m'as-

Digitized by Google

surer la main de Fanny... Qu'il fut beau pour moi le moment où nous revirâmes de bord pour retourner en Angleterre ! Je doutais cependant encore de mon bonheur... Je me créais des dangers... Je ne voyais que tempêtes, écueils, qu'ennemis plus forts que nous... Mes craintes se réalisèrent... Près des côtes d'Espagne, un corsaire algérien nous donna la chasse...

FANNY.

Un corsaire algérien ! ...

CHARLES.

Il nous fut impossible de l'éviter... Il fallut accepter le combat... Il fut terrible... Vous devez juger avec quel acharnement je me battis... La mort ou Fanny... J'eus le bonheur de sauver la vie à mon capitaine et de contribuer avec distinction à la prise du corsaire dont la richesse fit plus que tripler ma petite fortune... Je fus, vous le pensez bien, fêté par le capitaine, il m'appelait son sauveur... Au moment de le quitter, il voulut me donner de l'or, je le refusai... Le capitaine n'insista pas; mais quelle fut ma surprise lorsque, deux jours après mon départ, je trouvai ce papier sur moi ! je le lus... Dieu ! ... avec quel sentiment de reconnaissance... Homme généreux, jamais je ne t'oublierai!... Quelles douces larmes j'ai versées!... Ce papier !... c'était la donation que me faisait le capitaine, de la petite métairie située près du village où tu est née, ma Fanny... Le digne homme semblait avoir deviné tous mes vœux... Assez riche pour t'assurer une existence agréable, juges, Fanny, de mon empressement à me rendre près de toi... Ah! pardon, ma chère mère, j'aurais dû d'abord voler dans vos bras... Mais une bonne mère sait tout pardonner...

MAD. ADAMSON.

Ah ! mon garçon, je te le pardonne, et de bon cœur... Ton inquiétude était si fondée !

CHARLES.

Grâces au ciel et au brave capitaine, nous voilà réunis à jamais. Nous irons tous habiter la ferme... Ma mère, qu'en pensez-vous ?

MAD. ADAMSON.

Projet délicieux ! là, Charles, ton père retrouvera bientôt le calme et la gaîté, j'en suis assurée... Mais, cher enfant, prenons garde... il ne peut guères tarder... il pourrait nous surprendre; et puisque tu veux, mon fils...

CHARLES.

Je vous en prie, laissez-moi cette satisfaction... Je veux voir si, malgré douze ans d'absence, mes traits sont trop changés... N'importe, je veux me présenter à lui comme un étranger.

FANNY.

J'entends quelqu'un à cette porte.

MAD. ADAMSOT.

On tourne la clef dans la serrure... Ce ne peut être que lui... Nous montons à la chambre au-dessus.

CHARLES.

Moi, je vais avoir l'air d'entrer par la boutique.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ADAMSON, CHARLES, *dans la rue.*

(ADAMSON, *plus sombre et plus défait que précédemment.*)

Ma destinée est enfin accomplie !... J'ai perdu tout... tout jusqu'à l'espoir bien faible que j'avais en mon neveu .. Il est parti pour la campagne... Suis-je assez malheureux !... Je ne sais quelle force irrésistible m'a entraîné jusqu'ici... je ne voulais plus y rentrer.. je suis obsédé de mille idées sinistres... tout m'effraye... cette trappe ! cette trappe horrible...

CHARLES, *entre.*

N'y a-t-il personne ici ?

ADAMSON, *terrifié.*

Quelqu'un !...

CHARLES.

Ah ! voici du monde... Votre serviteur, monsieur.

ADAMSON, *avec hésitation.*

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

CHARLES, *à part.*

Dieu ! qu'il est changé !... ses traits annoncent bien tout ce qu'il souffre... (*Haut.*) Vous le voyez, monsieur... j'arrive d'un long voyage ; j'accours embrasser tout ce qui m'est cher ; mais je ne puis me présenter comme me voilà...

ADAMSON.

Je croyais la porte fermée...

CHARLES.

Non, elle était entr'ouverte : à cette heure j'ai cru pouvoir encore entrer. (*A part.*) Quelle tristesse ! voilà bien ses traits, mais que de ravages le chagrin y a fait !

ADAMSON, *à part.*

Smith ne l'aura pas fermée... (*Une pause.*) (*Haut.*) Monsieur, j'en suis bien fâché... il est trop tard...

CHARLES.

Une lampe est bientôt allumée ..

ADAMSON.

A la lumière je ne suis pas assez sûr de moi. Ainsi, monsieur, excusez... Un peu plus loin vous trouverez...

CHARLES, *prenant une chaise et la plaçant sur la trappe.*

Là, près cette croisée, on voit encore assez clair.

ADAMSON, *à part.*

Ciel !... (*Il lui prend un tremblement.*) (*Haut.*) Monsieur, monsieur, que faites-vous ?

CHARLES.

Voudriez-vous me refuser ?

ADAMSON.

Non, sans doute, mais... (*On frappe à la porte.*)

Digitized by Google

CHARLES.

Je vais ouvrir...

ADAMSON.

Arrêtez... Mon Dieu! si c'était... Je suis perdu... c'est Williams...

SCENE XI.

ADAMSON, CHARLES, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Enfin je te trouve... parbleu! c'est bien heureux... je suis déjà venu trois fois..

ADAMSON, *confondu, balbutiant.*

Tu es venu trois fois?...

WILLIAMS.

Ma foi oui... Et c'est d'autant plus désagréable que le père Sandford a déjà compté la dot de sa fille, et qu'il me tarde d'en faire autant pour mon fils; ainsi, mon cher Adamson, fais-moi le plaisir de me remettre de suite les vingt-cinq guinées...

ADAMSON.

Les vingt-cinq guinées!...

WILLIAMS.

Eh! oui ces vingt-cinq guinées que tu as bien voulu me garder, donnes-les moi, je t'en prie...

ADAMSON.

Te les donner, sans doute... mais je ne les ai point sur moi; elles sont la haut dans ma chambre.

WILLIAMS.

Cours donc me les chercher.

ADAMSON.

J'y vais... (*à part*) Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais: que devenir?

CHARLES, *regardant son père.*

(*A part.*) Quelle agitation! quel embarras cruel! Ce scélérat de Madderty, l'aurait-il?... O mon père... Il est tems de venir à son secours, de le tirer de peine... (*Haut à Adamson.*) Puisque monsieur est si pressé, j'ai là justement vingt-cinq guinées. (*à Williams.*) Tenez, monsieur, comptez, je vous prie.

ADAMSON.

Quoi, monsieur, vous les donnez!

CHARLES.

Sans doute... Rien de plus simple... Monsieur paraît ne pouvoir attendre... Pour le satisfaire... Quand nous aurons fini ensemble vous me les rendrez.

WILLIAMS.

C'est bien le compte... je cours rejoindre mes enfans... Sans adieu, mon cher Adamson, au revoir, monsieur, votre serviteur.

Digitized by Google

SCENE X.

ADAMSON, CHARLES.

ADAMSON, *à part.*

Me voilà sorti d'un embarras pour retomber dans un autre. (*haut*) ainsi, monsieur, sans me connaître, vous avancez une telle somme ! . . . .

CHARLES.

Laissez donc, pour un moment !

CHARLES, *à part.*

Cet étranger porte sur sa figure l'emprente de la bonté... Je ne sais quel mouvement surnaturels m'entraine vers lui.... Le ciel me l'aurait-il adressé ? si je lui parlais, lui avouais tout, lui dévoilais toute l'horreur de ma situation !...

CHARLES.

Son teint s'est ranimé... il me semble qu'un rayon d'espoir a pénétré dans son âme. . . .

ADAMSON, *à part.*

Oh ! mon Dieu ! soutenez-moi... (*haut.*) Il me paraît, monsieur, que la fortune ne vous a pas été défavorable . . .

CHARLES.

Le ciel a béni mes efforts. J'ai amassé quelqu'argent... si vous saviez combien il m'est cher !.... son emploi est tout fait ; et rien au monde ne pourrait me déterminer à y toucher ; à en distraire la moindre parcelle. Je crois que j'aimerais mieux tout souffrir. (*Le regardant fixement*) ; il est, monsieur, destiné pour mon père.

ADAMSON, *à part.*

Ainsi, plus d'espoir !... il va me redemander son or... que dire ?... un nuage épais couvre mes yeux... le courage m'abandonne...

CHARLES.

Juste ciel ! comme ses traits se décomposent.... quel égarement !...

ADAMSON, *à part.*

Cette situation est trop affreuse ! . . . ma tête se perd. . . il faut, à quelque prix que ce soit . . .

(*Il avance vers la trappe sur laquelle ce dernier est placé sans oser lever les yeux sur Charles, appuyé sur une chaise, et qui le regarde avec la plus vive émotion. Tout-à-coup sa vûe se fixe sur lui ; il recule saisi d'horreur et s'écrie :*

Non ; non, jamais . . . (*précipitamment.*) Malheureux, fuyez, fuyez, redoutez cette trappe, l'abîme est sous vos pas.

CHARLES.

Que dites-vous, mon père ?

ADAMSON, *recule épouvanté.*

Mon fils !...

CHARLES.

Oui, votre cher Charles....

Digitized by Google

ADAMSON, *se jette à genoux et les mains levées vers le ciel.*

Charles !... mon Dieu ! quelle récompense vous accordez à mes remords !....

CHARLES, *l'embrassant avec la plus vive tendresse.*

Mon père... mon bon père !

ADAMSON.

Ne me prodigues point ces doux noms.... ne me serres point ainsi contre ton cœur, Charles ! tu me donnes la mort...

CHARLES, *vivement.*

Mon père, mon père, revenez à vous, je vous en conjure.

ADAMSON.

Laisses-moi, abandonne-moi... je ne puis attendre de toi que des reproches...

CHARLES.

Des reproches ! mon père, y pensez-vous.

ADAMSON, *comme égaré ; avec force.*

Tu peux tout, même maudire...

CHARLES.

Moi, vous maudire !... et quel fils plus que moi a jamais mieux aimé son père ?

ADAMSON.

Jamais, Charles, tu ne parviendras...

CHARLES.

Rappelez votre courage... bannissez ces idées sinistres... On vient... C'est ma mère, c'est Fanny... sachez vous contraindre ; je vous en supplie, je vous en conjure à genoux.

SCENE XI.

ADAMSON, CHARLES, Mad. ADAMSON, FANNI.

CHARLES.

Ma mère, et vous, ma chère Fanni, ah ! venez accourez... mon père a été saisi ; il n'a pu supporter ce moment... la surprise a été trop forte ;... la joie, mille sentimens divers qui semblaient assiéger son âme, lui ont causé une émotion trop vive.

Mad. ADAMSON.

Mon ami, reviens à toi...

FANNI.

Mon père !

ADAMSON.

Moi ! votre père... laissez moi, laissez moi...

CHARLES.

Mon père, veuillez vous calmer...

FANNI.

Vous êtes avec tout ce qui vous est cher... avec vos enfans, votre Charles, votre fille Fanni.

Digitized by Google

ADAMSON.

Ma fille!

Mad. ADAMSON.

Eh! oui, ma fille; elle est bien la notre à présent... son père consent à tout et les cent cinquante guinées que tu as été recevoir...

ADAMSON, *effaré.*

Cet argent... cet argent...

CHARLES, *à part, le regardant fixement*

Comme il doit souffrir! (*Il court à une table, y place l'or et revient* (*Haut.*) Tenez, ma mère, les voilà ces cent cinquante guinées auxquelles je devrai le bonheur... (*à son père*) vous avez bien fait, mon père, de vous les procurer en or...

ADAMSON, *vivement.*

Comment?...

CHARLES, *à son père.*

Silence!... de grâce!...

SMITH, *frappant à la porte.*

Ouvrez, ouvrez, c'est moi... c'est Smith... ouvrez vîte...

Mad. ADAMSON.

Smith!

FANNI.

Que lui est-il donc arrivé?

(*Elles courent toutes deux pour ouvrir la porte.*)

ADAMSON, *embrassant son fils.*

Mon cher Charles! mais ces cent cinquante guinées... je les ai...

CHARLES.

Mon père,... permettez qu'il ne soit jamais question de ce qui vient de se passer... nous venons de faire un rêve terrible... perdons en jusqu'au souvenir! que ma mère et Fanni l'ignorent à jamais.

SCENE XII.

Les Précédens, SMITH.

SMITH.

Ah! me v'là,... j'sommes tout essouflé... tout ahuri!... ça fait dresser les cheveux...

Mad. ADAMSON.

Quoi donc?

SMITH.

Entendez-vous tout c' tapage; c'est dans la maison voisine.

Mad. ADAMSON.

Chez Madderty?...

Mad. ADAMSON.

Grand dieu!

SMITH.

Tout le monde y est... des soldats à pied, à cheval... on vous la

Digitized by Google

fouillont depuis le haut jusqu'en bas... dans les caves aussi... la rue est cernée, et si j' n'avions pas été connu, j' n'aurions pas pu passer. Encore avons nous été arrêtés par d'autres soldats que ceux que j'avions amenés ; ils voulions me mettre en prison, m'avont fouillé et m'avont pris un papier qui a vendu toute l'affaire... vous s'avais ben, monsieur Adamson ? c'est ce papier que vous aviez tantôt et qui vous avions donné un air tout soucieux...

MAD. ADAMSON.

Gqand dieu !... mon ami, ce papier pourait il causer de la peine ?

CHARLES.

Parlez, mon père .. je brûle de savoir...

ADAMSON.

Cet écrit, je le crois de Madderty.

CHARLES, et mad. ADMSON.

De Madderty ?...

FANNY, *vivement.*

Entendez-vous ce bruit ?... quel vacarme ?

SMITH.

Ce sont nos enragés... on dirait quasi que c'est dans la maison.

ADAMSON.

Je frissonne...

CHARLES.

Rassurez vous, mon père... votre fils est près de vous...

SMITH.

Le tapage augmentont, se rapprochont... écoutons.

SCENE XIII.

Les Précédens, MADDERTY, BRICKARD.

(*La trappe s'ouvre avec fracas ; Madderty veut s'élancer précipitamment, Brickard le suit.* (*Tableau général.*) *Smith, près de la trappe, les yeux fixés, semble immobile, Adamson est appuyé sur Charles ; tous ses traits annoncent la terreur ; ceux de Charles peignent l'étonnement ; Mad. Adamson et Fanni sur le second plan, près de Smith, complettent ce tableau.*)

SMITH.

Juste ciel ! c'est le diable ; c'es, ma femme.

ADDERTY, *en s'élançant.*

Sauvez-nous ! sauvez-nous !

ADAMSON.

Madderty !

CHARLES.

Ce monstre.

MAD ADAMSON et FANNI.

Madderty !

BRICKARD, *à moitié hors de la trappe.*

Nous sommes trahis... découverts !..

Digitized by Google

SMITH, *stupéfait en voyant Brickard.*

Tiens, c'est le cousin !

(*Il reste les bras tendus comme pétrifié.*)

MADDERTY, *faisant quelques pas vers Adamson.*)

Adamson, il faut nous sauver.

BRICKARD.

Il n'y a pas un moment à perdre... entendez-vous, nous sommes suivis de près.

CHARLES.

Scélérats !

Mad. ADAMSON et FANNY.

Je me meurs d'effroi !

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

Les Précédens, UN OFFICIER DE JUSTICE, Gardes.

(*L'Officier de justice entre par le fond du Théâtre, suivi de plusieurs Gardes. D'autres Gardes entrent par la petite porte; quelques-uns penètrent par la trappe.*)

L'OFFICIER.

Arrêtez, scélérats!

BRICKARD.

Nous sommes perdus !

L'OFFICIER.

Gardes, saisissez ces brigands. (*Les Soldats entrés par la petite porte, s'emparent de Madderty et de Brickard.*) Qu'on les emmène... Si la société a souffert de leurs crimes, leur supplice effrayera quiconque serait tenté de les imiter.

SMITH.

Ils sont pris... c'est fort bien... mais l'œil vigilant de la justice aurait bien dû s'ouvrir avant que mon magot et ma montre ne soient escamotés.

L'OFFICIER.

Adamson, les apparences sont contre vous. Vous étiez lié avec ces scélérats... Leur chef était votre ami.

ADAMSON.

Grand dieu !

Mad. ADAMSON et FANNI.

Juste ciel !

CHARLES.

Mon père est innocent. (*l'embrassant*) Ah! qui plus que moi sait avec quel noble courage il a repoussé le crime !

L'OFFICIER.

Rassurez-vous. La justice instruite de toutes les démarches de Madderty et de ses complices, sait aussi qu'Adamson, bien loin de partager leurs criminelles entreprises, fut leur victime, et a toujours

Digitized by Google

repoussé leurs perfides conseils. La lettre de Madderty trouvée par Smith, suffirait seule pour le justifier entièrement.

ADAMSON.

O mon fils! comment pourrai-je réparer?

CHARLES.

Oublions le passé.... Rappelons-nous seulement cette maxime: « Il est digne de toute notre estime, celui qui, livré à de mauvais » conseils, entraîné par des amis faux et perfides, a su repousser le » crime avec courage, et rétrograder vers la vertu, *lorsqu'il avait » déjà un pied dans l'abîme.* »

20 JY 63

FIN.

Digitized by Google